

VIRGILE RENDT

L'ODEUR DU SPERME

Micro-fictions

<https://virgile-rendt.fr>

© 2022, Virgile Rendt
ISBN : (en cours)

Marabout d'ficelle

Pourquoi est-ce que j'aime le bondage ? Mais je n'en ai aucune idée, voyons ! Qu'est-ce que c'est que cette question... Je crois que ça a toujours été un fantasme chez moi, depuis mon plus jeune âge. Tu te rappelles, quand on était gamins, les aventures de Tintin ou les aventures de Fantômette ? Ces deux-là se débrouillaient toujours pour finir ligotés dans une cave ou à un poteau... Eh bien moi, quand je lisais ça, ça m'excitait. Pas sexuellement, hein, j'étais trop jeune ! Mais disons que ça me faisait comme une sensation bizarre dans le ventre. Une envie étrange d'être à leur place, de vivre la même expérience. C'est après que j'ai compris. Beaucoup plus tard. Allez, je te raconte, mais uniquement si tu me promets de ne pas te moquer, d'accord ?

Alors voilà. Je devais avoir dix-sept ou dix-huit ans, je ne me rappelle plus bien, c'était il y a si longtemps ! À l'époque, comme tous les ados, j'étais complexé par mon corps. Enfin chez moi, ça se focalisait surtout sur ma bite. Je la trouvais petite et moche. Rabougrie. Noyée dans une touffe pubienne horrible. Rien à voir avec les sexes fiers et glabres que mes

potes exhibaient dans les vestiaires du club de foot, rien à voir avec les gourdins que je voyais dans les films pornos dont j'étais grand consommateur. J'étais persuadé d'être anormal. Je ne savais pas encore que la taille d'un sexe au repos ne présage en rien de sa taille en érection, je ne savais pas encore que les acteurs pornos étaient sélectionnés pour leur anatomie hors normes. Ça m'obsédait tellement, tu ne peux pas savoir.

J'habitais alors à la Goutte d'Or. C'est un quartier de Paris très coloré et chez tous les commerçants, on trouvait ces prospectus pour des marabouts africains, tu sais, « authentique grand voyant – santé, fortune, désenvoûtement, retour d'affection – résultats rapides garantis – facilités de paiement » Oui, tu me vois venir, hein ? Un jour, je suis tombé sur une de ces publicités, la photo du mec souriant en boubou africain m'a mis en confiance, je ne sais pas expliquer pourquoi, un truc hypnotique dans le regard, et j'y suis allé.

C'était derrière la Gare du Nord. Un vieil immeuble décrépi. Une façade lépreuse. Un appartement reconverti en « cabinet ». Tout avait été réaménagé mais on devinait encore la fonction des pièces, le salon était devenu une salle d'attente, la chambre un cabinet de consultation, la cuisine un laboratoire où se préparaient des onguents, des potions et des philtres. Il y avait plusieurs personnes avant moi. J'ai pensé que c'était bon signe, que le gars devait avoir la réputation d'obtenir des résultats. Pour passer le temps, je me suis amusé à essayer de deviner les motifs de consultation des autres personnes de la salle d'attente, celui-ci qui avait l'air triste devait sûrement espérer un retour de l'être aimé, celle-là qui grimaçait au moindre mouvement devait chercher un remède à ses articulations douloureuses, et puis ça a été mon tour. Le marabout m'a fait entrer dans son bureau et je me suis assis dans le fauteuil

qu'il me désignait. C'était un Noir entre deux âges, cinquante ans peut-être. Il portait un boubou gris sombre brodé de motifs blancs, très élégant, et des petites lunettes rondes à monture dorée. Les inflexions de sa voix trahissaient une origine sénégalaise.

« Bonjour, mon petit. Alors, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Bonjour, Grand Mage. Euh... Alors... Voilà. C'est un peu gênant.

— Hum, un problème sexuel. Tu peux tout me dire.

— Eh bien, euh... Je voudrais avoir un sexe plus gros.

— Ah. »

Il se rejeta en arrière dans son fauteuil en cuir, un sourire pincé sur les lèvres. Son regard me transperça.

« C'est une demande extrêmement banale que tu me fais là, mon petit. Je crois bien que presque tous les hommes qui viennent me voir me font la même. Pas toujours aussi franchement, ceci dit. Parfois ça n'est qu'évoqué à demi-mot. Mais moi, je comprends vite où ils veulent en venir et ce qu'ils veulent réellement. Parce que j'ai la clairvoyance.

— Si c'est un problème que vous traitez si souvent, vous devez être un expert !

— Non.

— Comment cela ?

— Je ne suis pas un expert, parce que ce que tu demandes n'est pas possible, mon petit. La magie ne peut pas tout faire. Il y a des règles, des principes immuables, des lois naturelles qu'aucun de mes sortilèges ne peut transgresser. »

Il attrapa un stylo dans le pot à crayons qui trônait sur un coin de son bureau et le déposa devant lui. Puis il posa ses

mains à plat de chaque côté du stylo, paumes vers le ciel, et ferma les yeux.

« Un grand savant occidental a dit un jour : "rien ne se perd, rien ne se crée". C'était bien vu de sa part. Comme quoi, certains Blancs ont la clairvoyance eux aussi, même si bien sûr, lorsqu'il est question de comprendre la Nature, en comparaison de ce que nous autres, marabouts, pouvons voir et faire, ils ne sont que des aveugles dans le brouillard. Mais ce n'est pas le sujet. Ce que je veux te dire, c'est que la seule chose que peut faire la magie, c'est détourner certains processus physiques ou chimiques. Rien d'autre. »

Le stylo frémit, comme s'il était soudain animé d'une vie propre.

« Par exemple, la gravitation. Ma magie ne me permet pas de l'annuler, mais je peux la détourner temporairement vers ma propre personne. Tu vois ce stylo ? Il ne doit pas peser plus de cinquante grammes. Eh bien ces cinquante grammes, je peux les soustraire au stylo pour les ajouter à mon propre poids. Pour moi, ça ne change pas grand-chose, cinquante grammes de plus. Par contre, pour le stylo, cinquante grammes de moins, ça change tout. »

Et sous mes yeux, le stylo quitta la surface du bureau et se mit à flotter devant mon visage, comme s'il était en apesanteur, tu sais, comme on voit dans ces reportages sur les astronautes dans la station spatiale. J'étais stupéfait. Le marabout rouvrit les yeux et me regarda avec intensité. Le stylo retomba sur le bureau.

« Tu vois mon petit, c'est pour cela qu'aucun magicien ne peut faire léviter une voiture ou un piano à queue. Détourner sur soi-même le poids d'un stylo, c'est négligeable, mais personne n'aurait les os assez solides pour prendre sur lui le poids

d'une voiture. Bref. Pour en revenir à ton problème, je ne peux rien pour toi. À ton âge, ta croissance est finie, il n'y a plus aucun processus que je puisse encore infléchir, ton sexe a sa taille définitive. »

Il va sans dire que sa petite démonstration avait eu sur moi le plus grand effet. J'étais donc en présence d'un véritable marabout ! Certes, il ne pouvait pas exaucer ma demande initiale, mais il eût été dommage de repartir sans profiter d'une façon ou d'une autre de pouvoirs magiques aussi puissants... Une idée me traversa l'esprit.

« Grand Mage, est-ce que je peux vous demander autre chose, alors ?

— Bien sûr. Je t'écoute.

— Je veux éjaculer comme dans les films pornos. Des giclées de sperme abondantes. Des dizaines de jets à la suite. Je veux des orgasmes qui durent aussi longtemps que j'en ai envie. Vous avez dit pouvoir agir sur les processus chimiques, vous devez bien pouvoir augmenter la production de sperme et la durée de l'orgasme, n'est-ce pas ?

— Effectivement, c'est tout à fait dans mes cordes. Mais es-tu bien sûr que c'est ce que tu veux ?

— Oh oui Grand Mage ! J'en suis absolument sûr !

— Bien. »

Il me fit allonger sur une sorte de table d'examen dans un coin de la pièce et me demanda de dégrafer ma braguette. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre et mon cœur se mit à battre un peu plus fort. Il glissa sa grosse main noire dans mon pantalon, me saisit fermement les couilles à travers mon boxer et comme il l'avait fait tantôt pour faire léviter son stylo, il ferma les yeux. J'en fus soulagé parce qu'à me faire tripoter ainsi,

j'avais commencé à bander et je préférais qu'il ne le vît pas, au risque de s'imaginer des choses.

Au début, il ne se passa rien de particulier. Tout juste une légère chaleur, mais cela pouvait tout aussi bien être dû à la présence de sa main qu'à une quelconque magie. Puis, après un moment, je commençai à ressentir des picotements dans les testicules, un peu comme quand tu t'endors sur ton bras et que tu te réveilles au milieu de la nuit avec des fourmis au bout des doigts. La sensation était inédite pour moi et pour tout dire, assez agréable. Je me mis à bander de plus belle. Apparut ensuite comme une tension dans mon bas-ventre, d'abord légère, puis de plus en plus gênante. Je ne sais pas trop comment c'est foutu là-dedans, les couilles, la tuyauterie, la prostate et toutes ces glandes, mais j'eus l'impression que tout ça était sous pression, comme dans une cocotte minute. Tu sais, comme quand tu as une envie de pisser irrésistible qui te tiraille le bide. Ça te compresse tellement fort de partout à l'intérieur que tu dois te concentrer pour maintenir les vannes fermées et tu ne peux plus penser à autre chose. J'eus soudain peur de ne pouvoir me retenir et de lâcher un flot de pisse sur la table d'examen, cela aurait fait mauvais genre...

C'est à cet instant que je m'aperçus que j'étais paralysé.

« Grand Mage ! Grand Mage ! Je... Je ne peux plus bouger ni mes bras ni mes jambes !

— Ne t'inquiète pas. Tout est normal. Je redirige l'énergie vitale de ton corps. Je la détourne de tes membres où elle ne sert à rien pour la concentrer dans tes organes sexuels. Tout reviendra comme avant lorsque j'aurai fini. »

La pression augmentait toujours, à en devenir douloureuse. Plusieurs fois j'eus le réflexe de vouloir attraper la main du marabout pour lui faire cesser la magie qui me torturait les

entrailles, mais mes bras ne m'obéissaient plus. J'étais à sa merci, aussi impuissant que s'il m'avait ligoté à sa table avec de la corde. Je me mis à trembler, d'abord imperceptiblement ; puis mon corps fut pris de véritables spasmes, des gémissements s'échappèrent de ma gorge, ma queue était si gonflée qu'on en voyait distinctement les contours sous le tissu de mon boxer, mes couilles étaient douloureuses et me semblaient avoir doublé de volume.

L'orgasme me submergea comme un tsunami. De violentes contractions animèrent mon bas-ventre, chacune me coupant la respiration comme un coup de poing dans la poitrine et s'accompagnant d'une puissante giclée de sperme. Le plaisir intense et le manque d'oxygène dû à ma respiration contrariée me firent perdre la notion du temps ; mais je crois bien que cela dura une bonne minute. Tu imagines ? Une minute entière d'orgasme ! Enfin, le mage ôta sa main de mon boxer et les jets de spermés se tarirent petit à petit. Je pus reprendre mon souffle. Je réalisai alors que mes vêtements étaient inondés de foutre.

Le marabout alla ouvrir une fenêtre pour dissiper l'odeur du sperme qui envahissait la pièce, puis saisit une boîte de mouchoirs en papier sur son bureau et me la tendit. Je l'attrapai et ce faisant, constatai avec satisfaction que mes membres m'obéissaient à nouveau.

« Alors, est-ce que cela était conforme à tes attentes ?

— Oui, Grand Mage ! C'était incroyable !

— Tant mieux, mon petit. Tant mieux. Mais tu sais, c'est un cadeau empoisonné que je t'ai offert là.

— Comment cela ?

— Dorénavant, tu passeras ta vie à essayer de revivre un orgasme aussi puissant que celui-ci. Et sans ma magie, tu n'y

parviendras jamais. Crois-moi, cela risque d'être frustrant et il va te falloir pas mal de temps avant que tu ne cesses de trouver le sexe normal décevant.

— Oh non !

— Mais je peux te donner un conseil : fais jouer ton imagination. Essaie de revivre la scène. Ferme les yeux et rejoue-la dans ta tête. Tu verras. Les fantasmes, c'est presque aussi bien que le sexe réel et l'avantage, c'est que tu peux les faire durer aussi longtemps que tu veux !

— Je saurai m'en souvenir, Grand Mage. »

J'ai payé ma consultation et je suis parti. Voilà, tu sais tout. Mais je t'ai assez raconté ma vie. Maintenant, attache-moi à cette foutue chaise et attrape-moi les couilles, bon sang.

Pluie d'étoiles

La navette filait silencieusement dans l'éther. Tom se pencha vers le hublot à sa droite. Depuis le décollage du cosmodrome d'Orly quelques heures plus tôt, la Terre n'avait cessé de rapetisser et à présent, elle n'était plus qu'une grosse bille bleue marbrée de blanc flottant dans le noir de l'espace. Dans la cabine, les passagers tentaient d'oublier qu'ils n'étaient séparés du vide interplanétaire que par une mince tôle d'aluminium en buvant du champagne, ou en regardant de mauvais films sur l'écran encastré dans le dossier des sièges.

C'était la première fois que Tom allait passer des vacances sur la Lune. Il en rêvait depuis des années et à sa grande surprise, pour son dix-huitième anniversaire, ses parents lui avaient offert le billet. Son rêve se concrétisait et il avait bien l'intention d'en profiter à fond ! Les yeux pétillants et un sourire inoxydable vissé aux lèvres, il regardait autour de lui, s'intéressait au moindre détail, posait une myriade de questions au personnel de bord, se délectait de la gravité qui variait selon les phases du vol, essayant d'enregistrer chaque sensation dans sa mémoire. Il lisait et relisait le dépliant plastifié mis à dispo-

sition des passagers à l'embarquement qui vantait les caractéristiques de l'appareil, y trouvant chaque fois matière à s'extasier. Mais hélas, ce dernier était muet quant à ce qui l'intriguait le plus : les moteurs. Aucune photographie, aucun schéma, aucune information sur les merveilles d'ingénierie qui les propulsaient actuellement dans l'espace à la vitesse vertigineuse de quarante-cinq mille kilomètres à l'heure. Son esprit curieux exigeait d'en savoir plus.

Il hésita un moment, ne sachant trop si la chose était autorisée ou non, puis il se rappela le proverbe qui professe que celui qui ne tente rien n'a rien, et il pressa le bouton d'appel de l'hôtesse. Celle-ci se matérialisa aussitôt. Son badge orné du logo de la compagnie lui apprit qu'elle se prénomait Mélinna.

« Que puis-je faire pour vous, jeune homme ?

— Euh... Voilà, c'est un peu inhabituel, mais j'adore la technique et je me demandais s'il serait possible de voir la salle des machines...

— Cette phase du vol est entièrement automatique, l'équipage n'a pas grand-chose à faire, je suis certaine que notre commandant de bord sera ravi de vous faire visiter. Je vais lui faire part de votre demande et je reviens dans un instant. »

L'hôtesse s'éloigna et disparut dans l'escalier en colimaçon qui montait vers les étages supérieurs. Moins d'une minute plus tard, elle était de retour, précédée du commandant de bord. Tom jaugea l'homme des pieds à la tête. C'était un solide gaillard d'une quarantaine d'années, doté d'un sourire franc, d'une épaisse tignasse brune savamment coiffée en désordre et d'une paire d'yeux aux prunelles aussi noires que du charbon. Il était un peu à l'étroit dans sa chemise blanche de pilote et le tissu trop tendu faisait saillir ses muscles. Tom fut immédiatement convaincu que l'effet était recherché.

« Bonjour mon garçon, je suis le commandant Letourneur. Ainsi, Mélinda me dit que tu veux visiter notre salle des machines ? »

Tom se tortilla sur son siège.

« Oui ! Enfin, si ça ne dérange pas...

— Aucun problème. Ça t'intéresse, ces choses-là ? Tu veux devenir pilote, plus tard ?

— Peut-être, je n'y ai pas trop réfléchi...

— Ou chef mécanicien, peut-être ?

— Oh ça oui, j'adorerais !

— Haha. Allez, viens avec moi. »

Tom s'extirpa de son siège en enjambant les genoux de son voisin qui somnolait devant un vieux film. La faible gravité facilitait la manœuvre. Puis le commandant de bord l'entraîna vers l'escalier qui descendait vers les niveaux inférieurs. Ils traversèrent plusieurs étages, tous remplis de tuyaux et de câbles, de cadrans et de voyants de toutes sortes, de claviers et d'écrans. Une avalanche de questions se bousculait dans la tête de Tom, il aurait voulu savoir à quoi servait chaque appareil, chaque levier de commande, chaque voyant lumineux ; mais le commandant de bord dévalait les escaliers sans lui laisser le temps de poser la moindre question. Enfin, ils atteignirent une large porte coulissante sur laquelle était placardée une inscription « *Restricted area, authorised personnel only* ». Le commandant se tourna vers Tom et chuchota.

« À partir de maintenant, il ne faut plus faire de bruit. Les matelots qui travaillent ici ont besoin de calme.

— D'accord.

— Toute la zone est sécurisée. C'est la partie la plus sensible de l'appareil, tu comprends. »

Un panneau de contrôle était logé à mi-hauteur dans le mur à droite de la porte. Le commandant Letourneur composa un code sur le clavier et présenta son œil au scanner rétinien. Un témoin lumineux rouge clignota un instant, vira au vert, et la porte coulissa silencieusement.

Lorsqu'il avait demandé à visiter la salle des machines un instant auparavant, Tom ne savait pas du tout à quoi s'attendre. Il imaginait tantôt une pièce pleine d'organes mécaniques, de vilebrequins, de bielles, de soupapes, d'engrenages, de bruits de moteur, qui aurait senti le métal usiné et l'huile chaude ; tantôt une salle aseptisée aux murs blancs, décorée de seulement quelques écrans d'ordinateurs et où ne se serait fait entendre qu'un discret ronronnement. Mais il ne s'attendait pas à la vision qui s'offrait maintenant à lui. Il resta cloué de surprise sur le pas de la porte, les yeux écarquillés. Sa bouche s'ouvrit mais aucun son n'en sortit.

La salle avait la forme d'un immense dôme plongé dans une demi-pénombre. Au sol se trouvaient disposées selon une géométrie étudiée des dizaines d'armoires parallélépipédiques blanches d'environ un mètre de côté et deux mètres de haut ; du sommet de chacune de ces boîtes s'échappait un toron de câbles dont Tom n'aurait su dire s'ils véhiculaient de l'électricité ou un quelconque autre fluide ; et tous ces câbles s'élevaient dans les airs, se divisant, se croisant et s'emmêlant en un fouillis inextricable, pour rejoindre des dizaines de sphères métalliques grosses comme des ballons de basket et qui semblaient flotter çà et là dans les airs comme des méduses dans un aquarium. De chacune de ces sphères s'élevait encore d'autres torons de câbles et tous rejoignaient une immense sphère centrale, suspendue à quelques mètres du sol au centre du dôme par cinq arches s'élançant depuis les parois de la

salle. Un tube translucide de bon diamètre s'élevait enfin de cette sphère centrale pour disparaître dans le plafond. Le gaz luminescent qui y circulait baignait la salle d'une teinte orangée. Une odeur aussi indéfinissable que familière régnait partout. En fixant l'installation, Tom réalisa que ces câbles et ces sphères n'étaient pas immobiles, mais ondulaient et se déplaçaient lentement, comme animés de vie ; cela lui évoqua une masse de vers grouillants au ralenti. Mais le plus inattendu était le bruit que produisait l'ensemble : de discrets râles de plaisir entrecoupés de gémissements de jouissance.

Le capitaine passa son bras autour des épaules de Tom et l'entraîna à l'intérieur de la salle. La porte se referma silencieusement derrière eux. Il chuchotait toujours.

« Tu ne t'attendais pas à ça, hein, mon garçon ?

— Ah ça, non, pas du tout ! Qu'est-ce que c'est que cette salle ? À quoi tout cela sert-il ?

— Haha. As-tu une idée de mode de propulsion des vaisseaux spatiaux ?

— Non.

— Il s'agit d'une source d'énergie aussi puissante qu'inépuisable.

— Laquelle ?

— L'orgasme masculin. »

L'odeur, pensa Tom. *C'est ça, l'odeur qui règne ici. L'odeur du sperme.* Le commandant de bord reprit ses explications à voix basse, montrant du doigt au fur et à mesure les différents organes.

« Dans chacune des cabines que tu vois se trouve un matelot en pleine activité sexuelle. Ils ont chacun un casque d'électrodes fixé sur le crâne, qui sert à capter l'énergie cérébrale créée par l'orgasme. Les mystiques hindous appelaient

cette énergie la *kundalîni* mais de nos jours, grâce à la science, nous savons qu'elle est essentiellement de nature chimique et électrique. Cette énergie est alors canalisée et amplifiée par les tuyaux et les sphères que tu vois flotter ici au-dessus de nous, pour être finalement concentrée dans la sphère centrale au sommet du dôme. La quantité d'énergie récupérée est colossale ! Nous serions foudroyés instantanément si l'ensemble n'était pas isolé du sol et des parois par ces arches en matériau isolant.

— Mais comment tout cela propulse-t-il le vaisseau ?

— Tu vois le gaz lumineux dans le tube tout là-haut ? Il s'agit d'un mélange spécial de gaz rares, qui est ionisé et accéléré par la *kundalîni* emmagasinée dans la sphère. Il est expulsé à grande vitesse par les tuyères situées à l'arrière de l'appareil, et c'est ce qui nous fait avancer. »

Tom osa enfin s'aventurer dans la salle, les yeux en l'air, incapable de quitter du regard tous ces tuyaux et ces sphères qui ondoyaient lentement sous l'effet des fluides qui les traversaient. À ses oreilles parvenait le son étouffé de dizaines de gémissements, parfois ponctués de droite et de gauche d'un râle d'orgasme plus marqué. Il compta mentalement ; il s'écoula rarement plus de dix secondes sans que l'un ou l'autre des garçons dans les cabines autour de lui ne parvienne à jouir, injectant alors un sursaut d'énergie dans la machine.

La surprise céda la place aux questionnements.

« Mais dites-moi commandant, tous les gens autour de nous, comment font-ils ? Ils... Euh... Ils se masturbent toute la journée ? C'est ça, leur travail, dans votre compagnie aérienne ?

— Eh oui. Un job de rêve, n'est-ce pas ?

— Je n'en suis pas si sûr... Ça doit faire mal, à force...

— Ne t'inquiète pas pour eux, ils sont entraînés. Physiquement et mentalement. Et puis ils ne se masturbent pas vraiment. L'épiderme de leur sexe n'y résisterait pas ! Non, il y a tout un appareillage dans les cabines pour les aider à atteindre l'orgasme aussi souvent que nécessaire, sans la moindre fatigue.

— Comment cela ?

— Eh bien... (Il réfléchit quelques secondes.) Oh mais le plus simple, plutôt que je t'explique, c'est que tu essaies ! Est-ce que ça te tente ? (Il prit Tom par les épaules, le regarda droit dans les yeux et prit un ton faussement solennel.) Veux-tu contribuer quelques minutes à la propulsion de notre navette, matelot ? »

Tom rougit. Quelques minutes plus tôt il n'était qu'un passager anonyme à bord d'un vol lunaire régulier et voilà maintenant qu'un *daddy* en uniforme de pilote lui proposait de se masturber dans (ou avec, il n'était pas encore certain d'avoir bien compris) une machine ! La situation était aussi gênante qu'excitante... Son sexe se durcit et il sentit au niveau de son bas-ventre la gêne d'une érection contrariée par ses vêtements trop serrés.

« Pourquoi pas, mais je ne voudrais pas déranger...

— Aucun problème, il y a toujours quelques cabines de libre.

— Et puis je n'ai pas l'entraînement de vos matelots, je ne sais pas si je vais arriver à grand-chose. Vous me promettez que c'est sans danger ?

— Aucun risque, ni pour toi ni pour la navette.

— Eh bien allons-y, alors. »

Le commandant Letourneur entraîna Tom vers une cabine libre. En s'approchant, le jeune garçon découvrit qu'elle était

munie d'une porte rotative et d'un panneau de contrôle. Cela lui évoqua les toilettes publiques que l'on trouvait encore sur les trottoirs dans certains quartiers de Paris. Il avait plus d'une fois fait l'amour dans ces petits édicules, bien pratiques lorsqu'il ne pouvait pas ramener de garçon chez lui parce que ses parents étaient là... À la différence que cette fois-ci, une alarme ne se déclencherait pas s'il restait enfermé trop longtemps à l'intérieur !

Le commandant actionna quelques boutons sur l'écran tactile, la porte pivota et un éclairage tamisé s'alluma dans la cabine. Il poussa Tom à l'intérieur.

« C'est très simple. Tu appuies sur ce bouton-ci pour refermer la porte, tu te déshabilles entièrement, tu enfiles ce casque d'électrodes sur ta tête, tu t'assoies dans le fauteuil et tu laisses faire la machine. La première fois, quand on n'a pas l'habitude, ça va très vite. Surtout à ton âge... Mais tu peux réessayer autant de fois que tu veux.

— Et après ?

— Tu appuies sur ce bouton-là pour arrêter la machine, et sur celui-ci pour ouvrir la porte quand tu voudras sortir.

— Compris. »

Tom appuya sur le bouton indiqué et la porte rotative se referma doucement. L'endroit était exigu, mais bien assez spacieux pour ce qu'il avait à y faire. Il se déshabilla et suspendit ses vêtements à la patère fixée derrière la porte. Sur le mur, un plaisantin avait tagué au marqueur : « dans l'espace, personne ne vous entendra jouir ». Il s'équipa comme le commandant de bord le lui avait indiqué et se cala dans le fauteuil. Bien que la cabine fût correctement chauffée, le contact du plastique froid le fit frissonner. L'éclairage se réduisit jusqu'à une pénombre quasi complète.

Au début, il ne se passa rien.

Puis il sentit l'assise du siège s'ouvrir légèrement sous son postérieur, et une sorte de tentacule se frayer un chemin entre ses fesses. Ce n'était pas très gros, de la taille d'un doigt peut-être. Et cela s'introduisit en lui, sans résistance ni douleur, *ce machin doit être bien lubrifié* pensa-t-il, et cela se tortilla à l'intérieur de son ventre, jusqu'à venir se positionner avec précision juste à l'arrière de sa prostate. La sensation était plutôt agréable et il se mit à bander pour de bon. Du fauteuil sortit alors un fourreau qui vint aussitôt envelopper entièrement sa queue.

Les parties les plus sensibles de son anatomie ainsi à la merci d'une machine, Tom fut pris d'un délicieux sentiment d'angoisse et de vulnérabilité. Mais il n'eut pas le temps d'analyser ce sentiment. Déjà, le tentacule à l'intérieur de lui s'était mis à grossir et à vibrer. Faiblement d'abord, puis de plus en plus. Parfois, une vibration était plus forte que les autres, ou bien le tentacule touchait un point particulièrement sensible, et le jeune garçon laissait échapper un petit cri. Après une minute de ce traitement, il se mit à gémir et à trembler sans plus pouvoir rien contrôler ; puis le fourreau qui enserrait sa queue se mit à aller et venir doucement. Encore une minute plus tard, il sentit son corps animé de spasmes violents, sa queue expulsa ce qui lui sembla être une quantité colossale de sperme et sous l'effet du déferlement d'hormones, la tête lui tourna quelques instants. À l'extérieur, le commandant Letourneur vit le toron de câbles qui montait de la cabine de Tom agité d'un soubresaut.

Le jeune garçon se força à retrouver une respiration normale. *Effectivement, la première fois, ça va vite...* Mais la machine ne lui laissa pas le temps de souffler. Les vibrations

reprirent derrière sa prostate et le fourreau autour de son sexe reprit sa course. Mais cette fois-ci, le mouvement était bien plus complexe, ce n'étaient pas de simples va-et-vient, cela ressemblait plutôt aux gestes habiles que pourrait faire un masseur alternant plusieurs touchers, parfois à pleine main, parfois du bout des doigts, parfois lentement, parfois rapidement, modulant la pression... Ayant déjà éjaculé et l'effet de surprise étant passé, il put profiter un peu plus longtemps des attentions que lui prodiguait la machine ; mais cette dernière était aussi experte qu'impitoyable et un second orgasme, encore plus puissant que le premier, le submergea après seulement quelques minutes. *Le gars qui a développé ce truc devait être un dieu du sexe*, s'émerveilla-t-il. Et à peine avait-il repris son souffle que le système reprit son implacable mission : extraire le plus d'orgasmes possible de l'occupant de la cabine afin de récolter l'énergie nécessaire à la propulsion du vaisseau.

Tom aurait volontiers poussé plus loin l'expérience, mais après seulement un quart d'heure, il avait déjà éjaculé quatre fois et ses testicules lui faisaient aussi mal que s'ils s'étaient métamorphosés en deux raisins secs. C'est à regret qu'il pressa sur le bouton d'arrêt.

Il ôta son casque d'électrodes, se rhabilla et sortit de la cabine. Le commandant de bord l'attendait, appuyé contre la paroi circulaire de la salle, contemplant avec satisfaction les entrailles grouillantes du moteur qui propulsait son vaisseau.

« Alors ?

— Eh bien, je comprends mieux comment vos matelots peuvent rester enfermés là-dedans pendant des heures ! C'est addictif, ce truc... Mais ils ont plus d'entraînement que moi, je n'aurais pas tenu une minute de plus.

— Oui, machiniste à bord d'une navette spatiale, c'est un métier exigeant... Il ne faut pas avoir peur de donner de sa personne... »

Les deux hommes quittèrent la salle des machines et retraversèrent tout le vaisseau en direction des étages supérieurs. L'ascension des nombreux escaliers, même aidés par la gravité réduite, leur prit un bon moment. Alors qu'en sueur, ils atteignaient enfin la cabine passager, une question traversa l'esprit de Tom. En fait, il s'étonnait de ne pas y avoir pensé plus tôt.

« Mais au fait, tout ce sperme que vous récoltez... Il devient quoi ? Chaque voyage Terre-Lune doit en produire des litres, non ?

— Oui, vingt-sept litres en moyenne, pour être exact. On n'en fait rien. C'est un déchet issu du fonctionnement normal du moteur. On le largue dans l'espace.

— Hein ? Vous voulez dire qu'il y a du foutre en orbite autour de la Terre ?

— Non, ce serait dangereux, imagine un peu les risques de collision à grande vitesse avec les satellites ou avec les autres navettes ! Pour éviter ça, on l'éjecte sur une trajectoire qui le fait retomber très vite sur Terre.

— Il... pleut du sperme ?

— Non, il n'atteint jamais le sol. Il se consume entièrement en entrant dans l'atmosphère. Cela produit une très jolie trainée lumineuse, d'ailleurs. On en voit souvent la nuit, lorsque l'on regarde le ciel depuis un endroit bien sombre et dégagé. »

Ils étaient revenus à la place qu'occupait Tom. Il remercia le commandant de bord pour la visite et réintégra son siège. Et tout en contemplant la Terre s'éloigner par le hublot, il repensa, rêveur, à toutes les nuits qu'il avait passées allongé dans l'herbe à guetter les pluies d'étoiles filantes.

L'orgue d'Éros

Puisse ma main ne pas trembler alors que parvenu au crépuscule de ma vie, je m'apprête à consigner les événements extraordinaires dont je fus le témoin voici maintenant plus de soixante années ! Si j'ose prendre la plume aujourd'hui, c'est que les protagonistes de cette affaire sont tous morts et enterrés depuis longtemps et moi-même, qui les rejoindrai bientôt sous l'herbe grasse, n'ai plus grand-chose à craindre du jugement de mes semblables ; quant au jugement de Dieu, ma foi... Je suppose qu'il est scellé depuis mon adolescence et la décision que je pris alors de vivre en accord avec ma nature profonde. Pour des raisons qui vous apparaîtront évidentes lorsque vous parviendrez au terme de ce récit, je ne mentionnerai ni aucun lieu ni aucune date ; disons pour situer les choses que tout ceci s'est déroulé dans le montagneux pays d'Auvergne, à l'époque où le roi Louis XV était encore adolescent.

Je faisais alors mon apprentissage auprès d'un maître qui se trouvait être l'un des plus grands facteurs d'orgue de son temps. L'Église faisait fréquemment appel à ses services pour construire ou restaurer les orgues des cathédrales, collégiales,

abbatiales et autres édifices religieux du royaume, et à moins que vous ne fréquentiez jamais les lieux de culte, il est fort probable que vous ayez déjà entendu sonner un instrument de sa facture. Marin, car c'est ainsi qu'il s'appelait, fut l'auteur de nombreux perfectionnements techniques et sans lui, la musique pour orgue n'aurait jamais atteint la virtuosité et l'expressivité que nous lui connaissons aujourd'hui.

Ah ! La musique !

Je ne vais pas décrire ici les effets de cette dernière sur le corps et l'esprit : ils sont irréfutables et chacun a eu maintes occasions de les éprouver lui-même. Qui n'a jamais chanté ou sifflé un air pour tromper sa solitude ou pour se donner du cœur à l'ouvrage ? Qui ne s'est jamais surpris à dodeliner de la tête ou à taper du pied en cadence ? Qui n'a jamais vu son humeur profondément et durablement altérée à la simple audition des harmonies d'un compositeur habile ? Mais de tout cela, mon maître Marin concevait de la frustration. Ce qui nous touche, me disait-il, ce sont les mélodies, les rythmes, les harmonies, toutes choses créées et voulues par les musiciens ; quelle gloire reste-t-il au facteur de l'instrument ? Quelle gloire *nous* reste-t-il ? Et par ce *nous*, il se désignait évidemment lui-même. Aussi voulait-il créer un orgue qui séduise par la seule grâce de sa sonorité, un orgue au son si beau, si pur, si divin que même sous les doigts d'un musicien médiocre, aucune oreille n'y puisse résister. Il mena de nombreuses expérimentations, variant la longueur et le diamètre des tuyaux de l'instrument, la conicité de leur pied, le profil de leur biseau, le matériau dans lequel ils étaient forgés, leur section – circulaire, carrée, rectangulaire, hexagonale, et cent autres paramètres encore. Plus tard, ses recherches le portèrent à s'intéresser aux infra-sons, dont les mouvements vibratoires sont si lents que

notre oreille ne les peut percevoir consciemment, et aux ultrasons qui à l'inverse sont des vibrations si rapides qu'elles ne laissent aucune impression sur nos tympanes. Vous qui lisez ces lignes savez sans doute que dans un orgue, la hauteur du son est déterminée par la longueur du tuyau qui le produit ; je ne saurais vous en expliquer la raison, n'étant pas aussi savant en philosophie naturelle que mon regretté maître, mais c'est ainsi que tous les instruments à vent fonctionnent. Nous nous livrâmes donc, Marin et moi, à diverses expériences en marge du chantier sur lequel nous travaillions alors, fabriquant des tuyaux exceptionnellement courts ou au contraire démesurément plus longs que la normale.

Un jour que je travaillais dans une position inconfortable sous le sommier de l'orgue à régler les vergettes et les abrégés qui commandent l'ouverture des soupapes au pied de chaque tuyau, ma clef m'échappa des mains et tomba au milieu des tringleries, en actionnant certaines. Personne ne manœuvrait les soufflets à ce moment-là, mais il restait assez de vent dans les réservoirs pour qu'aussitôt les tuyaux parlent et le son jaillisse. Un accord improbable, une cacophonie diriez-vous, incroyablement dissonante, faite d'un empilement de notes ne présentant aucune sympathie entre elles ; et le hasard voulut que parmi les tuyaux ainsi mis en branle se trouvassent quelques-uns de nos tuyaux expérimentaux.

Cela ne dura que quelques secondes, le son mourut dès que la pression se fut assez amenuisée pour que les anches des tuyaux cessent de chanter ; mais l'effet fut saisissant. Ma tête s'emplit instantanément d'un bourdonnement qui me causa un grand vertige ; un frisson me parcourut l'épine dorsale de la nuque jusqu'au creux des reins ; mes muscles se tendirent ; et tout mon corps en fut secoué. La sensation n'aurait pas été dif-

férente si un chirurgien sadique ou malhabile m'avait agacé les nerfs à vif de la pointe de sa lancette ! Sur le moment je fus surpris, bien sûr ; mais très vite je réalisai que la sensation n'était pas douloureuse, bien au contraire. Elle était même exquise. À dire vrai, cela nous parut si agréable que mon maître Marin et moi nous gardâmes bien dans un premier temps d'aller récupérer l'outil coincé dans les tringles et sans échanger un mot, comme mus par une volonté commune, nous allâmes actionner les soufflets de l'orgue afin de faire sonner de nouveau cette étrange harmonie. Il existe ainsi des expériences qui, après qu'on les a connues, nous troublent à jamais et nous condamnent à nous abimer dans la recherche de leur répétition : l'ivresse de l'alcool, l'excitation du tabac, la volupté du coït en font partie ; et désormais pour nous, le frisson provoqué par le son de cet orgue.

Nous étions donc en train d'actionner les immenses soufflets à main lorsque je pris conscience, à l'aspect du pantalon de toile de mon maître, que son membre viril n'était pas insensible aux curieuses harmonies de l'instrument. Je me rends compte en l'écrivant du caractère incroyable de cette affirmation. Et pourtant, je peux jurer que cela était tel que je le décris : cet orgue avait le pouvoir d'éveiller le désir charnel chez quiconque en entendait la musique. Si je devais oser une explication, je dirais que nos nerfs sont de longues cordes tendues entre nos organes, et l'on sait que par sympathie, une corde tendue peut se mettre à vibrer spontanément sous l'effet d'une vibration extérieure de même fréquence. Je suppose qu'un hasard inouï avait conduit mon maître à concevoir des tuyaux dont la fréquence de vibration se superposait exactement à celle des nerfs du corps humain, et notamment ceux qui irriguent nos parties les plus intimes.

Il ne fallut guère longtemps avant que sous l'effet de la musique, mon propre membre viril ne défie la pesanteur à son tour et c'est alors que je connus Marin, sur le sol de la tribune, au pied du grand buffet, sous les chamades d'étain. Ce fut l'expérience sexuelle la plus intense de ma vie – du moins jusque-là ! J'en connus fort heureusement bien d'autres par la suite.

Nous passâmes les mois qui suivirent à parfaire l'invention de Marin : il s'agissait de déterminer quels effets sur nos organismes avait précisément chaque tuyau, pour le cas échéant en améliorer l'accord et en maximiser l'impact. Nous découvriâmes ainsi qu'une certaine combinaison sonore provoquait des sensations proches d'une caresse sur la peau ; une autre faisait entrer nos viscères en résonance d'une façon délicieuse ; une autre nous enveloppait l'âme d'un bourdonnement délectable, tandis qu'une autre encore, stimulant les nerfs des régions pudendales, y déclenchait un afflux sanguin, une turgescence de la verge, cela pouvant aller, si l'on maintenait l'effet assez longtemps, jusqu'à l'émission de semence. Nous devînmes bientôt habiles à alterner et combiner toutes les sonorités de cette palette mi-musicale, mi-érotique, et vous me pardonnerez de passer sous silence les longues soirées que Marin et moi passâmes aux claviers de l'instrument, à la lueur des bougies, dans la cathédrale déserte.

Était-ce pour ne pas laisser perdre cette connaissance, pour démontrer au monde son talent de facteur, ou par simple goût de la farce ? Ou peut-être toutes ces raisons à la fois ? Nos expériences terminées, Marin ne démontra pas les tuyaux coupables. Il les laissa en place en fond d'orgue, les isolant sur un registre qu'il baptisa fort judicieusement Éros, et l'instrument fut livré à l'archevêché en l'état.

La cérémonie d'inauguration et de bénédiction de l'instrument eut lieu quelques mois plus tard et à ce stade de mon récit, vous vous figurez probablement ce qu'il advint lorsque l'organiste, après quelques minutes d'improvisation grandiose en prélude à la messe qui devait suivre, tira le fameux registre sur la console et enfonça le pédalier : une folie collective en comparaison de laquelle les plus effrayantes peintures de Jérôme Bosch font aimable figure.

Tout bascula lorsque la foule agglutinée dans le transept et le vaisseau central vit distinctement la soutane du prêtre déformée par une érection. La Nature dans son ironie avait dû doter le chaste homme d'Église d'un braquemart tout à fait extraordinaire, parce que la bosse de son vêtement sacerdotal était perceptible depuis le triforium où nous nous trouvions Marin et moi, à plus de deux cents pieds du chœur et trente pieds au-dessus du sol ; mais personne n'eut le temps de s'en émerveiller, car l'instant d'après, tous les membres de l'assemblée furent comme saisis de démence subite. Les femmes se mirent à soupirer d'aise en rougissant, les hommes à pousser des grognements de bête en empoignant leur sexe gonflé par le désir. Chacun se prit à regarder son voisin ou sa voisine avec une concupiscence inédite, les velours, les soies et les broderies colorées dont on s'était paré pour la grande occasion volèrent dans les airs et les travées de la cathédrale ne furent bientôt plus qu'une masse blanche de chair grouillante et gémissante. La violence du désir oblitérait l'ordre naturel et la nudité gommait les conditions sociales, l'homme se retrouvait à forniquer avec l'homme, la femme avec la femme, le riche avec le pauvre, le pauvre avec le riche, le notaire avec le boulanger, l'apothicaire avec le cordonnier, le médecin avec le rémouleur, l'huissier avec l'équarrisseur et le prêtre avec l'archevêque ; un

homme allongé sur l'autel gémissait alors qu'un autre allait et venait en lui, tout en masturbant simultanément toutes les personnes qui passaient à portée de ses mains libres ; un autre à genou sur un prie-Dieu léchait avec avidité toutes les queues qui se succédaient devant lui ; un autre encore, ne trouvant aucune biroute autour de lui apte à calmer son ardeur, se satisfaisait avec un cierge de bon diamètre. Il ne se trouva bientôt plus une bouche qui ne fût occupée à sucer un téton ou un vit, ni plus un cul qui ne fût en train de se faire besogner. La musique, qui n'avait pas cessé, fit soudain place à un vacarme épouvantable ; l'organiste, en voulant s'empaler sur le sexe du jeune clerc qui lui tournait les pages, venait de s'affaler sur les claviers de l'instrument. Ces nouvelles harmonies sonores, loin de calmer l'assemblée, en décuplèrent au contraire les ardeurs. Et bientôt s'éleva dans la cathédrale, reconnaissable entre toutes, la lourde odeur du sperme.

Dès le lendemain de ces terribles événements, une enquête fut diligentée ; il fallait à tout prix déterminer les causes de l'incident afin d'éviter qu'il ne se reproduisît. Ne sachant guère si l'origine en était démonologique ou médicale, on dépêcha des prêtres exorcistes et des médecins, on ferma la cathédrale de peur que sa pierre ne fût possédée par un esprit ou qu'elle ne recelât quelque substance toxique de nature à ébranler la volonté vers le stupre, on recueillit des témoignages – non sans difficulté, la majorité des témoins ayant préféré recouvrir l'épisode du voile pudique de l'oubli sitôt franchies les portes de la cathédrale, et les autres, simplement honteux, demeurant réticent à en parler. Mais on comprit bientôt qu'un phénomène vibratoire de grande ampleur avait frappé les nerfs des intéressés peu avant l'instant fatidique, ce qui orienta l'enquête vers l'orgue. Enfin, on se protégea les oreilles avec des bouchons de

cire, on mena des expériences sur des volontaires et l'évidence se manifesta. L'orgue fut qualifié de diabolique au cours d'un procès inédit, son démantèlement ordonné et ses tuyaux condamnés à être brûlés en place publique. Quant à Marin et l'organiste qui officiait ce jour-là, ils plaidèrent la bonne foi et bien qu'on les suspectât longtemps de s'être trouvés momentanément sous l'influence du Malin, ils furent acquittés au bénéfice du doute. L'un et l'autre ne retrouvèrent toutefois plus jamais de travail dans le pays et ils terminèrent leur carrière à l'étranger. C'est ainsi que je ne revis jamais mon amant.

C'est du moins la version officielle que vous trouverez dans les gazettes de l'époque et les minutes du procès. La réalité fut tout autre ! Comme je le disais plus haut, il est des expériences qui, après qu'on les a connues, nous condamnent à rechercher leur répétition. Si l'orgue fut bien démonté, il ne fut jamais détruit en totalité ; les tuyaux fautifs, ceux qui émettaient les infra-sons et ultra-sons dont la combinaison déclenchait les effets aphrodisiaques que vous savez, eh bien ces tuyaux furent précieusement conservés et réinstallés dans un autre orgue de la région.

Celui d'une abbaye où ils chantent désormais à chaque messe, des mâtines aux vêpres, devant l'assemblée des moines au grand complet.

Sexus Nine

Quatre jours de pluie ininterrompus avaient lessivé l'atmosphère et depuis la fenêtre de son appartement au quatre-vingt-septième étage, Katsuo admirait la vue sur Tokyo. Il savait que cela ne durerait pas. Déjà, la brume de pollution habituelle remontait des profondeurs de la ville et bientôt, l'air redeviendrait aussi dense et opaque qu'à l'accoutumée. Katsuo attrapa le calendrier où il tenait le décompte de ces rares journées où il avait pu apercevoir le Mont Fuji et s'apprêtait à marquer la date du jour d'une petite coche, lorsque son geste fut interrompu par le carillon de l'entrée. Il alla ouvrir, le crayon encore à la main. Un jeune garçon aux traits européens se tenait sur le palier.

« Bonjour ! fit ce dernier en inclinant légèrement le buste vers l'avant. Je suis l'androïde que vous avez commandé.

— Ah ! Très bien ! (Katsuo fit un pas en arrière pour mieux contempler son visiteur impromptu.) Je ne m'attendais pas à vous voir arriver ainsi sur vos deux jambes, j'imaginais plutôt recevoir un colis ou une livraison...

— J'appartiens à la neuvième génération des androïdes de la gamme Sexus. Entre autres choses, nous savons marcher, prendre les transports et nous repérer dans la ville aussi sûrement que n'importe qui. Payer des frais de livraison serait pour Ikeda Cybernetics, Ltd. une dépense inutile, alors que nous pouvons tout aussi bien venir par nos propres moyens.

— C'est vrai. Je n'avais jamais réfléchi à cela. Mais entrez donc, je vous en prie ! »

L'androïde entra dans le vestibule et se défit de ses chaussures, cependant que Katsuo refermait la porte derrière lui. L'appartement était aménagé à la mode occidentale, avec une table, des chaises, des fauteuils, une banquette convertible... Des meubles qui étaient pour la plupart issus d'une grande enseigne suédoise aujourd'hui disparue et que Katsuo avait chinés chez des brocanteurs. Seule concession à la tradition, le sol était couvert de tatamis. Ce n'était d'ailleurs pas tant une affaire de tradition que d'isolation phonique : rien n'horrifiait davantage Katsuo que la pensée qu'il pût, par des bruits de pas ou un raclement de chaise, représenter une nuisance pour ses voisins.

Il invita l'androïde à s'asseoir dans l'un des fauteuils, tandis que lui-même prenait place sur la banquette.

« Comment vous appelez-vous, au fait ?

— Je sors d'usine. Vous êtes mon premier propriétaire. Personne ne m'a encore donné de prénom. Baptisez-moi à votre guise.

— Hum... (Il réfléchit.) Disons Hugo. Cela vous plaît-il ?

— Oui, beaucoup. C'est français, n'est-ce pas ? J'enregistre ce prénom. Et moi, comment dois-je vous appeler ?

— Katsuo, ce sera très bien.

— Entendu. Me voici à votre service, Katsuo. »

Katsuo acquiesça d'un petit signe de tête. Il était très excité à l'idée de commander, de donner des ordres, d'exiger la satisfaction immédiate de ses désirs, d'avoir un larbin à sa disposition ; en quelque sorte, tout ce qu'il ne parvenait pas à faire dans sa vie sociale et professionnelle. Et il avait acheté cet androïde sur la Matrice exactement pour cette raison, pour lui servir d'esclave, se disant qu'ordonner à une machine, qui ne risquait pas de contester ses ordres ou de le juger en retour, serait facile. Mais maintenant qu'il était assis en face de ce Sexus Nine à l'aspect si humain, aux manières si convenables, son cerveau n'arrivait pas à intégrer qu'il ne s'agissait que d'un tas de ferraille et il ne parvenait pas à se départir de sa déférence habituelle.

« Seriez-vous féru de culture européenne ? Vous me baptisez d'un prénom français et je vois que votre appartement est meublé à l'occidentale.

— Oui, une vieille passion... Mais je n'ai jamais eu l'occasion de visiter la France, malheureusement. Et maintenant, avec ce maudit virus, j'ai bien peur que cela ne me soit à jamais interdit.

— C'est à craindre, en effet. Je ferai de mon mieux pour vous paraître aussi français que possible, si vous le souhaitez.

— Eh bien, pourquoi pas ! Mais je venais de mettre du thé à infuser juste avant que vous n'arriviez. En voulez-vous ? C'est un sencha que je fais venir spécialement de Kyoto.

— Oui, volontiers, Katsuo. »

L'homme se ravisa aussitôt.

« Oh, pardonnez-moi, je suis idiot parfois... Vous ne buvez pas de thé, bien sûr, vous êtes un androïde... »

— Détrompez-vous, je bois du thé et je sais même l'apprécier ! Mes concepteurs m'ont souhaité aussi humain que

possible et m'ont doté des programmes nécessaires pour suivre tous vos rituels sociaux. Boire du thé en fait partie. Je n'ai plus grand-chose à voir avec les premières générations du Sexus, vous savez. »

Katsuo se leva et se dirigea vers la cuisine. Les choses ne prenaient pas la tournure qu'il avait imaginée. *Lui offrir du thé, et puis quoi encore ? C'est à lui de me servir plutôt que l'inverse ! Et puis d'abord pensa-t-il, il faut arrêter de le vouvoyer. Imaginerait-on vouvoyer un grille-pain ? Ou un esclave ?* Il revint de la cuisine, portant deux tasses de thé fumant sur un plateau. Il les déposa sur la table et un frisson lui parcouru l'échine alors qu'enfin, il osait donner son premier ordre.

« Hugo, déshabille-toi. Entièrement.

— Oui, Katsuo. »

L'androïde se leva et sans montrer la moindre gêne, ôta ses vêtements un à un. Katsuo observa le corps qui se révélait à lui. Il était parfait. La peau claire, une barbe de trois jours, un torse et des avant-bras poilus, une corpulence moyenne, un sexe épais ; et surtout, un visage européen. Exactement conforme à ses fantasmes. Ikeda Cybernetics avait visé juste. Ce n'était pas bien difficile : comme toute la péninsule, Katsuo était connecté à la Matrice par l'intermédiaire de la filiale *media & entertainment* d'Ikeda, leurs experts en marketing savaient donc tout des films pornos qu'il visionnait, des revues gays qu'il lisait et des profils qu'il consultait sur les sites de rencontres. Bien sûr, plutôt que d'acheter ce gadget électronique, il aurait préféré venir en Europe, visiter Paris, y rencontrer des garçons de chair et d'os... Mais il n'était pas assez riche pour se payer l'un de ces voyages illégaux pour touriste en mal de sensations fortes que des agences organisaient dans ces zones du monde ravagées par des décennies

d'épidémie. De toute façon, même en se restreignant encore davantage qu'il ne le faisait déjà, il n'aurait jamais pu économiser assez de points sur sa carte de rationnement carbone pour prendre l'avion.

Il prit la main de son androïde. La texture de la peau était parfaitement imitée, son contact était tiède, les poils étonnamment réalistes. Hormis un sourire un peu figé et surtout, une absence totale de vie au fond des yeux, l'illusion était parfaite. Il ne put réprimer un début d'érection.

« Incroyable. Tu es incroyable, Hugo. »

Peut-être trop ? Il y avait ces rumeurs qui circulaient sur la division robotique d'Ikeda Cybernetics. Des recherches non autorisées. Des manipulations génétiques. Des expérimentations sur des sujets humains. Il se racontait que les androïdes conçus par Ikeda Cybernetics étaient trop parfaits pour être de simples assemblages mécaniques, qu'ils avaient des comportements trop humains pour être mus par des intelligences artificielles. Des hackers avaient étudié de vieux modèles de Sexus et affirmaient qu'il s'agissait en réalité d'humains modifiés génétiquement qui par ablation de certaines zones cérébrales et implantation de puces électroniques devenaient aussi dociles que les bons vieux robots qui peuplaient les usines du siècle dernier. Tout ceci était évidemment illégal, mais le gouvernement n'avait ni moyen ni volonté d'agir : pour un homme politique, aller contre les intérêts de la méga corporation revenait à signer son arrêt de mort ; et puis la majorité des services publics étaient gérés directement ou indirectement par des filiales d'Ikeda, contrarier son président directeur était prendre le risque d'une paralysie générale du pays.

Katsuo chassa ces pensées désagréables. Après tout, même si ces rumeurs étaient fondées, elles ne le concernaient pas. Il

avait acheté cet androïde de façon tout à fait régulière et si ce dernier avait été conçu par des moyens illégaux ou immoraux, il ne pouvait en aucun cas en être tenu pour responsable. En fait, pensa-t-il, ce n'était même pas son problème. Il avait payé pour une marchandise, la marchandise lui avait été livrée, il n'y avait pas à chercher plus loin. Du simple commerce. C'était ainsi que fonctionnait le monde depuis la nuit des temps. Et puis au fond, même si Hugo était un véritable être humain, mais que son cerveau avait été modifié d'une façon ou d'une autre pour obéir aveuglément et sans jugement à n'importe quel ordre, les questions du libre arbitre et du consentement n'en devenaient-elles pas caduques ? La soumission n'est problématique que si elle est imposée ; si elle est consentie, recherchée ou mieux, si le concept même de consentement ne s'applique pas parce que l'on se trouve face à un robot sans conscience, la soumission ne pose aucun problème moral. De toute façon, dans l'immédiat, la vue du corps parfait d'Hugo lui avait donné une envie urgente de sexe. Il était incapable de réfléchir, et encore moins sur des questions éthiques, quand il avait envie de sexe.

« Tu imagines bien que je ne t'ai pas acheté pour faire la vaisselle ou pour passer l'aspirateur. J'ai déjà un lave-vaisselle et mon aspirateur se débrouille très bien tout seul. (Il émit un petit rire.) Mais tu le sais sans doute puisque les deux viennent comme toi de chez Ikeda Cybernetics.

— Oui, Katsuo. Je sais pour quelles fonctions j'ai été conçu. D'ailleurs, mon nom commercial ne laisse aucune ambiguïté à ce sujet.

— Très bien. Alors pour commencer, nous allons oublier le thé et tu vas me chercher un whisky. *On the rocks*, s'il te plaît.

— Bien, Katsuo. »

L'androïde, toujours nu, son sexe se balançant au rythme de ses pas, se dirigea vers la cuisine sans aucune hésitation, comme s'il était familier des lieux. Et après tout, peut-être l'était-il : l'aspirateur robot de Katsuo avait probablement mémorisé et transmis le plan de son appartement à Ikeda Cybernetics. Du salon, Katsuo entendit la porte du placard, le distributeur de glace pilée, le bouchon de la bouteille qu'on dévisse. Soudain, un bruit de verre brisé. L'androïde poussa un petit cri aigu.

« Oh ! »

Il revint dans le salon, pressant son index au bout duquel perlait une goutte de sang.

« Je suis désolé Katsuo, le verre m'a échappé des mains. Je ramasse les débris et je vous prépare un nouveau whisky. Je demanderai à Ikeda Cybernetics, Ltd. de vous offrir un lot de verres neufs en dédommagement de ma maladresse.

— Ne te tracasse pas, ce n'est que de la vieille vaisselle. Mais tu saignes ? Je pensais que tu n'étais fait que de rouages mécaniques et d'électronique !

— Oui. Je vous l'ai dit, mes concepteurs ont souhaité pousser la ressemblance avec un être humain au maximum, pour que l'empathie fonctionne et que vous vous sentiez bien à mon contact. Je suis programmé pour dormir et manger, également. »

Hugo disparut de nouveau dans la cuisine, laissant Katsuo avec ses interrogations. Un androïde qui saigne, qui dort et qui absorbe de la nourriture ? Est-ce qu'il peut éjaculer, aussi ? Et dans ce cas, les ingénieurs de Ikeda Cybernetics ont-ils poussé le réalisme jusqu'à conférer à son sperme cette odeur si caractéristique ? Il croyait de moins en moins à cet argument de l'imitation parfaite, de toute évidence ces machines étaient

constituées pour une bonne partie de muscles, de sang, d'un cœur... Mais en quelle proportion ? Dix pour cent, vingt pour cent, cinquante pour cent ? Peut-être même quatre-vingt-dix pour cent ? Un être humain dont le cerveau a été entièrement remplacé par une intelligence artificielle est-il encore un être humain, a-t-il encore une conscience ? La loi de 2069 sur le statut juridique des androïdes énonçait clairement que les robots n'étaient pas des personnes et que les libertés individuelles garanties par la Constitution ne les concernaient pas ; mais la proximité d'Ikeda Cybernetics avec le pouvoir politique pouvait laisser supposer une loi *ad hoc*, davantage motivée par les intérêts commerciaux de la méga corporation que par le souci des droits humains. Katsuo se força à penser à autre chose. Il était sur le point d'avoir une relation sexuelle avec le garçon au corps le plus exactement conforme à ses fantasmes ; il était hors de question que sa foutue conscience vienne lui gâcher ce moment.

L'androïde revint de la cuisine, un verre de whisky à la main. Katsuo s'en saisit et étendit les jambes sur le tatami.

« Merci. Mais assez parlé. Mets-toi à genoux.

— Bien, Katsuo.

— Masse-moi les pieds.

— Oui, Katsuo. »

L'androïde obtempéra. Sous l'effet conjugué de l'alcool et du massage plantaire, Katsuo se relaxa complètement. Sous la toile de son pantalon, son sexe était dur comme jamais. L'excitation leva ses dernières inhibitions.

« Et maintenant, suce-moi. »

Hugo se redressa et abandonnant son massage, laissa sa main remonter le long de la jambe de Katsuo. Il dégrafa sa braquette, libéra son sexe de sa prison de vêtements, le contempla

un instant puis le prit doucement en bouche. Une étincelle de vie fugace passa dans le regard du robot et une expression de satisfaction se peignit sur son visage. Mais Katsuo, qui de contentement avait déjà fermé les yeux, ne s'en aperçut pas.

Satya

Il suffisait d'évoquer le nom de Satya dans n'importe quel bar du quartier gay pour voir aussitôt, parmi les habitués, des étoiles s'allumer dans le regard de ceux qui avaient eu la chance de croiser son chemin ; et il n'était pas difficile de recueillir mille confidences et anecdotes à son sujet. Certains en parlaient comme de leur plus extraordinaire expérience sexuelle, d'autres évoquaient une rencontre quasi mystique. On disait que Satya possédait des secrets seulement connus des plus grands maîtres du tantrisme ; on disait que Satya recevait dans une chambre tendue de soieries multicolores et décorées de yantras ; on disait que Satya avait de jeunes éphèbes à son service qui écumaient les bars afin de lui recruter ses partenaires sexuels ; selon ses goûts et sa culture, on disait que Satya était un homme, une femme, un hijra, un ange, un incube, un succube, un djinn, une lilith, un loa, qui se livrait à des rituels magiques avec le sperme de ses amants et qu'afin d'en camoufler l'odeur, l'atmosphère de sa chambre était alourdie du parfum de l'encens.

Tout cela était intrigant et c'est sans doute pourquoi, sitôt que j'en entendis parler, rencontrer Satya devint ma seule et unique obsession. Je ne parlais plus que de ça, je ne pensais plus qu'à ça. Il n'y eut bientôt plus un seul partenaire à qui je ne demandais pas s'il avait eu l'occasion de l'approcher ; ni un seul patron de boîte à qui je n'essayais pas de soutirer des informations sur son lieu de résidence ou sur ses habitudes. J'exploitais les rares indices à ma disposition, quitte à tomber dans l'irrationnel ; par exemple, bien que ne croyant pas à l'influence du prénom sur la destinée ou sur le caractère des individus, je me mis en quête de tout ce que je pouvais trouver au sujet du sien. J'appris ainsi que Satya était un prénom hindou pouvant aussi bien être porté par des hommes que par des femmes et qu'il était dérivé d'un mot sanskrit signifiant « vérité ». J'espérais qu'à force d'en parler autour de moi, mon désir de l'aborder remonterait jusqu'à ses oreilles et que Satya se manifesterait. La tactique fut payante ; un soir que je sortais d'un bistrot de la rue des Archives, je fus abordé par deux jeunes garçons.

« Bonsoir, Louis. Nous croyons savoir que tu cherches à rencontrer Satya.

— Euh... Oui, en effet, mais qui êtes-vous ?

— Eh bien si tu le désires, nous pouvons t'y conduire immédiatement. »

Mon cœur rata un battement. Je détaillai brièvement les deux inconnus, leurs sourires affables, leurs manières courtoises, leurs tenues juste ce qu'il fallait d'apprêtées. Je jetai un œil à la voiture qui venait de se garer à notre hauteur et n'y décelai rien qui me parût inquiétant ou suspect. En une fraction de seconde, je décidai de répondre favorablement à leur invitation.

Nous montâmes dans le véhicule. À peine eûmes-nous démarré que le garçon assis à la place du passager ouvrit la boîte à gant et en produisit un bandeau noir. Il me le tendit.

« Tu dois te bander les yeux. L'adresse de Satya est secrète.

— Bien. »

J'ajustai le bandeau sur mes yeux et le nouai, espérant malgré tout pouvoir deviner le chemin que nous emprunterions en comptant les carrefours et les virages, ou en me repérant aux ambiances sonores. Mais la voiture bifurqua aussitôt plusieurs fois à droite et je compris que le chauffeur tournait en rond dans le quartier afin de m'égarer. Et de fait, lorsque ce manège cessa, j'étais complètement désorienté et incapable de dire dans quelle direction nous nous dirigeons. J'arrêtai de me concentrer sur la route et mon esprit se mit à divaguer. Était-ce le caractère inhabituel et légèrement angoissant de la situation, était-ce le contact de mes deux jeunes « ravisseurs » contre mes flancs sur cette banquette trop étroite, ou encore était-ce la perspective de rencontrer Satya ? Je sentis que je commençais à bander.

À l'issue d'un voyage qui me parut assez long, le véhicule se gara. Les portières s'ouvrirent, je fus extrait de la banquette arrière, des mains me guidèrent doucement le long du trottoir. J'entendis qu'on composait un code ; une gâche se déverrouilla dans un claquement sec, une lourde porte pivota et nous pénétrâmes dans un hall. Je reconnus aussitôt cette ambiance caractéristique des vieux immeubles parisiens, l'odeur de parquet ciré, le silence feutré, l'épais tapis que j'imaginai rouge et maintenu au sol par des barres de laiton soigneusement astiquées, le vieil ascenseur grillagé, brutal et bruyant... Impossible de dire à quel étage nous descendîmes. On me conduisit dans un appartement et on défit mon bandeau.

Je découvris une pièce assez vaste, entièrement décorée de tentures aux couleurs vives. Les épais rideaux des fenêtres occultaient les lumières de la ville et garantissaient l'anonymat du lieu. Pour tout éclairage, quelques bougies posées çà et là sur un chevet, sur une commode, sur un guéridon. Une odeur d'encens flottait dans l'air. Le centre de la pièce était occupé par un lit à baldaquin ; je remarquai que des menottes pendaient de la tête du lit. Depuis l'angle de la pièce, Satya me regardait en souriant, confortablement assis dans un fauteuil. Ou plutôt devrais-je dire « confortablement assise » ? Je compris immédiatement l'origine des témoignages contradictoires : il était tout simplement impossible de déterminer si Satya était un homme ou une femme, ni même d'affirmer qu'il s'agissait bien d'un être humain plutôt que d'une entité surnaturelle.

Ses traits étaient indubitablement masculins ; mais sa peau semblait imberbe et douce comme celle d'une femme. Sa voix était androgyne, tout à la fois aiguë et rauque ; elle eût pu tout aussi bien appartenir à un homme un peu maniéré qu'à une femme enrouée. Pour tout vêtement, Satya portait un sari savamment drapé ; il me semblait percevoir les formes d'une poitrine sous l'étoffe, mais rien ne permettait d'affirmer qu'il ne s'agissait pas d'une ombre ou d'un repli facétieux du tissu. Quant à l'éventuelle présence d'une pomme d'Adam, la pénombre ne me permettait pas d'en juger.

« Bonsoir, Louis. Je m'appelle Satya. Mais je suppose que tu t'en doutes, tu me cherches depuis assez longtemps, je crois.

— Oui ! Et maintenant que je suis en face de vous, je ne sais plus quoi dire...

— Alors ne dis rien. »

Les deux garçons qui m'accompagnaient jusque-là s'éclipserent discrètement. Satya m'invita à m'allonger sur le lit,

saisit mes poignets, les releva derrière ma tête et les enserra dans les menottes ; s’assit près de moi et entreprit de défaire les boutons de ma chemise, lentement, l’un après l’autre, s’attardant parfois à caresser mon torse ; enfin se leva et nonchalamment, fit le tour de la pièce en soufflant une à une les bougies. L’obscurité fut bientôt complète. J’entendis le froissement de son vêtement qui glissaient jusqu’au sol. Les mains entravées, totalement soumis et contraint à la passivité, dans le noir, les narines saturées par l’encens, le toucher était le seul sens sur lequel je pouvais désormais compter ; et c’était bien sûr ce que voulait Satya.

Mes menottes étaient maintenues aux barreaux du lit par un mousqueton susceptible de tourner et de coulisser, ce qui m’autorisait une certaine liberté de mouvement. Satya acheva de me déshabiller ; dans l’état de tension sexuelle où je me trouvais, les frôlements de ses mains sur ma peau étaient autant de décharges électriques, douloureuses et voluptueuses à la fois, aussi redoutées qu’ardemment désirées. Mon sexe était gros et je ne désirais rien davantage que de le sentir glisser dans le corps de ce mystérieux partenaire ; mais le plaisir réside plus dans la promesse de l’acte que dans l’acte lui-même et Satya le savait très bien. D’une pression, ses mains m’intimèrent l’ordre de me tourner sur le ventre, interdisant ainsi – provisoirement – tout contact génital.

Commença alors le plus long et le plus sensuel des massages. Les épaules d’abord, puis le dos, en descendant lentement le long de chaque épine vertébrale ; les flancs et enfin, le creux des lombaires. Satya enchaînait les simples caresses et les massages plus profonds, les frôlements du bout des doigts et les contacts de toute la paume, et chacun de ces changements de rythme ou de pression déclenchait en moi une

vague de plaisir. Mon dos était devenu son terrain de jeux et ma principale zone érogène. Lorsque je sentis ses mains arriver au niveau de mes fesses, lorsque ses pouces frôlèrent à plusieurs reprises mon anus, je n'eus plus qu'une envie, viscérale, insoutenable : qu'on me pénétrât dans l'instant. Mais là encore, il me faudrait apprendre à différer mon plaisir ; Satya ne s'attarda pas dans ces territoires sensibles et poursuivit sa trajectoire descendante vers l'arrière de mes cuisses, vers mes mollets, vers mes pieds. Je vous assure que quiconque n'a pas ressenti la profonde sensation de calme et de volupté que produit un massage de la voûte plantaire ne peut pas comprendre pourquoi cette partie du corps est considérée dans la plupart des médecines traditionnelles comme un point de projection de tous les autres organes.

J'étais maintenant de nouveau sur le dos et les mains de Satya remontaient le long de mes jambes. Ses doigts s'attardèrent un moment à l'aine, cette frontière si particulière où la peau, en passant des cuisses aux testicules, devient tout à la fois ridée et exagérément sensible ; quand soudain, de ses deux pouces, Satya exerça une vive pression au niveau de mon périnée, à égale distance exactement de l'anūs et des bourses. Déjà tendu à l'extrême, de surprise, je faillis jouir.

« C'est là que tout se joue. Sur ce point. La source de ta *kundalīni*. Le *mūlādhāra chakra*. La frontière entre le masculin et le féminin. Si je vais vers l'avant, je stimule tes bourses, ton lingam, c'est ta partie Yang, claire, lumineuse, celle qui pénètre. Si je vais vers l'arrière, je stimule ton anus, c'est ta partie Yin, sombre, obscure, celle qui est pénétrée. Les deux sont indissociables. Tu dois accepter ces deux facettes de toi-même.

— Je crois y être préparé...

— Nous allons voir ça. »

Satya écarta doucement mes jambes. Je sentis ses doigts se frayer un chemin entre mes fesses, s'insinuer petit à petit, me caresser l'anus. D'instinct je relevai le bassin, retint ma respiration, m'offris complètement ; je ne pus réprimer un cri de contentement lorsque son sexe me pénétra enfin. Et je sus alors, sans l'ombre d'un doute, que Satya était un homme. Pour autant que je pusse en juger, sa queue ne me parut pas énorme, je veux dire que j'avais eu l'occasion d'en rencontrer de plus imposantes ; mais elle présentait la courbure et la raideur adéquates pour qu'en glissant en moi, en la sentant aller et venir dans mon ventre, l'extrémité de son gland stimulât précisément cet endroit très sensible qu'est l'arrière de la prostate ; ma respiration se synchronisa sur le mouvement de ses hanches, le dénouement était proche, mes interrogations de ces dernières semaines, trouvaient enfin une réponse, je connaissais le visage et l'identité sexuelle de Satya, que demander de plus ?, chacun de ses coups de boutoir nous rapprochait, de l'inéluctable spasme où se mélangeraient nos semences, où nos deux êtres se, dissoudraient l'un dans l'autre, il s'en aperçut car soudain il se retira...

...et l'instant d'après il était sur moi, je veux dire que j'étais en lui, ou plutôt en elle ? Alors que j'étais sur le point de m'abandonner complètement, mes sens et ma raison, décontenancés, reprirent le dessus ; à ses seins sur mon torse, à sa façon de bouger son bassin autour de mon sexe, à cette sensation humide, à ces courts poils pubiens rêches et enchevêtrés qui frottaient contre la base de ma queue, je sus alors, sans l'ombre d'un doute, que Satya était une femme. Enfin, sans l'ombre d'un doute, pas tout à fait. Comment être certain désormais ? J'aurais aimé la caresser, la toucher, évaluer ses

formes, sa poitrine, ses hanches, son sexe, mais mes mains étaient ligotées – je comprenais maintenant pourquoi. Je me concentrais sur le goût de sa salive, dans l'espoir d'y déceler une saveur qui fût typiquement masculine ou typiquement féminine ; mais à ma grande déception, je m'aperçus que j'étais bien incapable de différencier les baisers d'une femme des baisers d'un homme.

Satya alterna les deux positions, ou plutôt les deux identités, tantôt il, tantôt elle, tantôt en moi, tantôt sur moi, me contraignant à endosser moi aussi chacun des deux rôles, alternativement, ou peut-être simultanément, la logique, la notion du temps, disparaissent, effacées, par les vagues de plaisir, comme un dessin dans le sable, sur une plage, serait-ce cela notre raison, d'éphémères dessins dans le sable, de futiles desseins devant l'océan, qui va, qui vient, comme une respiration, régulière et saccadée, qui se brise en une soudaine gerbe d'écume ? L'éjaculation, d'une violence inaccoutumée du fait de la tension sexuelle accumulée, me surprit dans un spasme. J'eus le sentiment que le sperme chaud me brûla. En sueur, haletant, il ne me fallut guère longtemps pour sombrer dans le sommeil, pendant qu'en Satya, mon sexe palpitait encore au rythme des battements de mon cœur.

Lorsque je me réveillais, j'étais détaché, les bougies rallumées, l'odeur d'encens plus présente que jamais. Satya me regardait depuis son fauteuil, impassible, son sari drapé autour de son buste et de sa taille. Les deux garçons qui m'avaient amené entrèrent dans la pièce ; je compris qu'il était temps que je prenne congé. Mais je ne résistai pas à la tentation d'en apprendre davantage.

« Satya, ton prénom veut dire vérité en sanskrit. S'il te plaît, honore-le en répondant à ma question. Qu'es-tu ? Un homme, une femme ?

— Souhaites-tu vraiment connaître la vérité ?

— Oui.

— La vérité est que ça n'a pas la moindre importance. »

Je me laissai guider jusqu'à l'ascenseur, puis jusqu'à la voiture. Je souriais. Malgré le bandeau noir qui, comme à l'aller, m'obscurcissait la vue, j'y voyais parfaitement clair.

La folie de Constantin

Lorsque j'étais étudiant, avant la guerre, je parle de la Grande, pas l'autre après, je fréquentais l'un de mes professeurs de science à la Sorbonne, un certain Louis d'Anglade. Dans le plus grand secret, bien sûr. L'amour entre hommes, la différence d'âge, le risque de partialité de l'enseignant entretenant une idylle avec un élève, imaginez le scandale ! Le doyen de la faculté aurait été foudroyé par une crise d'apoplexie s'il avait appris notre relation. Nous aurions tous deux été renvoyés.

Bien qu'il fût un grand scientifique et un esprit brillant, la postérité n'a pas retenu le nom de Louis. Il faut sans doute blâmer la malchance et peut-être, son inclination vers des domaines qui n'étaient guère à la mode en ce début de siècle. Alors que le monde se passionnait pour l'infiniment petit avec la découverte de la structure de l'atome et pour l'infiniment grand avec la relativité générale et les balbutiements de la cosmologie, lui ne s'intéressait qu'aux systèmes dynamiques ; une discipline ingrate, mais qui soixante ans plus tard allait révolutionner la physique en donnant naissance à la théorie du chaos.

Avec le recul, je réalise à quel point la science était sommaire en ce temps-là. Nous ignorions tant de choses, nous ignorions même jusqu'à l'ampleur de notre ignorance ! Mais je m'égarer. Ce que je veux dire, c'est que contrairement à aujourd'hui, l'ensemble du savoir humain pouvait encore tenir dans une tête bien faite. Et Louis, tout comme à la même époque le vieux Henri Poincaré ou le jeune Albert Einstein, fut probablement l'une des dernières personnes capable d'embrasser l'intégralité du savoir scientifique de son temps.

Louis était également atteint de collectionnisme aiguë. Il avait, au fil des années, accumulé les œuvres d'arts et les objets de toutes sortes, transformant petit à petit son appartement de la Place Monge en un vaste cabinet de curiosités. Dans le salon tapissé de velours grenat s'évalaient le long des vitrines des dizaines d'échantillons de minéraux rares ou précieux, des fossiles préhistoriques, des animaux exotiques empaillés, des collections d'insectes, des carapaces de tortue, des défenses de narval, des objets d'artisanat provenant des quatre coins du monde, des instruments scientifiques tels que des boussoles, des octants, des sextants, des machines électrostatiques, des bouteilles de Leyde, des arithmoglyphes, et mille autres choses encore. La place avait fini par manquer sur les étagères et quelques objets avait atterri sur des guéridons dépareillés çà et là dans la pièce : un phonographe à cylindre d'Edison, un télégraphe de Morse et même un générateur de Wimshurst dont les décharges électriques, dès qu'on en actionnait la manivelle, cinglaient l'air d'étincelles bleutées.

Le cabinet de curiosités ne se cantonnait pas au salon. Les objets et les choses avaient également colonisé la chambre, mais cette dernière était réservée à ce qu'il eût été inconvenant d'exposer à la vue des visiteurs : des bocaux de formol conte-

nant les pénis naturalisés de diverses espèces animales, une série d'os grisâtres dont vous appreniez, pour peu que vous osiez interroger leur propriétaire, qu'il s'agissait de *baculums*, cet os qui assure la rigidité du pénis chez les primates à l'exception notable de l'Homme, de bijoux provenant de diverses cultures et destinés à l'ornement et la mise en valeur des organes génitaux masculins, de diverses statuette au pénis hypertrophié dédiées à quelque dieu de la fertilité, ainsi que d'authentiques *fascinums*, ces amulettes de bronze en forme de pénis ailés que les Romains portaient en pendentif pour éloigner le mauvais œil.

Vous vous demandez sans doute ce qu'un étudiant comme moi, tout juste sorti de l'adolescence, pouvait trouver d'attrayant chez ce professeur excentrique ayant presque trois fois mon âge. Je ne vais pas vous mentir. Outre le côté stimulant de nos échanges intellectuels, car je partageais son goût pour la science et le savoir, je restais avec lui pour le sexe. Louis savait me procurer des orgasmes comme personne, des orgasmes longs et puissants qui me laissaient haletant sur l'oreiller, et que n'égalaient pas même les orgasmes que je m'appliquais à me procurer seul, comme si Louis connaissait mon propre corps mieux que moi. Les romantiques y verront sans doute une manifestation de l'amour ; mon côté cartésien y voyait plutôt l'heureux hasard d'une compatibilité anatomique parfaite entre la conformation de ma prostate et la longueur de son sexe ; et peut-être aussi une histoire d'odeurs corporelles, ce que les biologistes appellent je crois aujourd'hui les phéromones, car il est évident que les odeurs éveillent en nous d'obscurs mécanismes inconscients, ainsi que venait de le décrire Marcel Proust dans son dernier roman.

Je me trompais lourdement.

La guerre arriva et comme tous les hommes de mon âge, je fus mobilisé en août 1914 pour aller défendre la Patrie contre l'envahisseur. Il fut convenu avec Louis que nous passerions ma dernière nuit de simple civil ensemble et la veille de mon départ sous les drapeaux, je me rendis à son appartement. La soirée fut enchanteresse. Comme d'habitude, nous fîmes l'amour. Comme d'habitude, nous fûmes submergés par un orgasme d'une puissance rare ; et tandis que nous reprenions notre souffle, Louis se livra à une étrange confidence.

« Robert, Dieu sait combien de temps va durer cette guerre et quand nous nous reverrons. Je veux te confier un secret avant que tu partes. »

Il se pencha vers sa table de nuit, en ouvrit le tiroir et attrapa une petite boîte en bois qui avait dû autrefois contenir des cigares. Il fit jouer le minuscule loquet en laiton et souleva le couvercle. Je tendis le cou pour mieux voir et découvris à l'intérieur ce qui me parut être de vulgaires petits galets blancs.

« Tu as sans doute remarqué que tes orgasmes dans cette chambre avaient, comment dire ? Une puissance inhabituelle.

— C'est le pouvoir de l'amour ! Et puis tu es un amant très doué, voilà tout.

— C'est gentil de ta part, mais la vérité est bien plus prosaïque. Sais-tu ce que sont ces pierres ? »

Il saisit un galet blanc dans la boîte et me le tendit. Je le pris entre le pouce et l'index et l'examinai à la pâle lumière électrique de la lampe de chevet.

« Je dirais du marbre.

— Ça y ressemble, mais ça n'en est pas. Sens-le. »

J'approchai le galet de mon nez, fermai les yeux et reniflai doucement. L'odeur était familière et je la reconnus immédiatement.

« Le sperme. Ça sent le sperme. Ça alors ! Un caillou qui sent le sperme ! Quel est ce prodige ?

— Je serais bien incapable de te le dire. Par contre, je peux de dire comment ça s'appelle. Ce sont des perles d'Antinoüs. Et ce sont probablement les pièces les plus précieuses de mes collections, voilà pourquoi je les tiens à l'abri des regards dans ce tiroir plutôt que dans les vitrines avec le reste. »

J'ouvris de grands yeux interrogateurs.

« Des perles de quoi ?

— Antinoüs. Et ce n'est pas "quoi" mais "qui". Antinoüs était l'amant d'Hadrien, un empereur romain du II^e siècle après J.-C.

— J'avoue ne connaître ni l'un ni l'autre, mais tu sais que je suis plus versé dans les sciences que dans les Humanités. Tu me racontes ?

— Oh, il n'y a pas grand-chose à en dire, vu qu'on n'en sait pratiquement rien. Antinoüs était un jeune homme d'une très grande beauté, qui vivait dans une cité reculée d'Asie Mineure. On ignore dans quelles circonstances il a rencontré l'Empereur de Rome en personne, et encore moins comment il en est devenu le favori, mais il semblerait qu'ils aient été très amoureux l'un de l'autre.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on a de nombreux témoignages historiques qui montrent qu'à la mort de son amant, sous l'effet de la douleur, l'empereur Hadrien a pratiquement perdu l'esprit. Il a fait bâtir une ville en l'honneur du défunt, il a fait sculpter des milliers de statues à son effigie, c'est d'ailleurs grâce à cela qu'on sait à quoi il ressemblait, il a même fondé une religion en son nom qui a perduré quelques siècles en Égypte.

— En Égypte ? Ils n'habitaient pas à Rome ?

— Si, mais Antinoüs s’est noyé dans le Nil à l’occasion d’un voyage protocolaire. Le 25 octobre 130. Il n’avait même pas vingt ans.

— Oh ! C’est triste...

— Les histoires d’amour finissent toujours mal, tu sais. »

Je laissai mon esprit divaguer quelques instants vers la Rome Antique et ses mœurs sexuelles libérales, essayant de me figurer à quoi pouvait ressembler la vie d’un garçon de mon âge dans les somptueux palais romains auprès de la personne la plus puissante de l’Empire. Si Louis et moi étions nés deux mille ans plus tôt, pensais-je avec un peu de regret, nous aurions pu vivre notre amour au grand jour ! Par quel accident de l’Histoire nos mœurs avaient-elles régressé ? Comment une chose aussi naturelle et répandue que l’amour entre hommes était-elle devenue une abomination ? La sensation du galet dans ma main me ramena à la réalité.

« Mais quel est le rapport entre Antinoüs et ces galets ?

— Aucun à ma connaissance. Je suppose que ce nom leur a été donné par métaphore.

— Par métaphore de quoi ?

— Du sexe. La figure d’Antinoüs est une icône sexuelle.

— Je ne comprends toujours pas le rapport.

— Le rapport est que ces galets sont aphrodisiaques. Ils émettent une sorte d’aura, ou de rayonnement si tu préfères, qui décuple l’intensité de l’orgasme des personnes situées à proximité. Et crois-moi, c’est la seule chose qui rend le sexe si extraordinaire dans cette chambre ! »

Je le fixai d’un air interloqué. De toute évidence, il me faisait une blague. Ou alors, notre séparation prochaine et inéluctable était en train de lui faire perdre la raison, exacte-

ment comme Hadrien avait perdu la sienne après la disparition d'Antinoüs.

« Un rayonnement aphrodisiaque ? Louis, tu ne peux pas être sérieux. Le seul pouvoir des pierres qui soit solidement établi, c'est celui des pavés parisiens sur la maréchaussée...

— La science ne sait pas tout. Il y a encore plein de choses à découvrir, Robert.

— Mais ce rayonnement, tu l'as analysé ?

— Non. »

C'était vraiment la dernière réponse à laquelle je m'attendais de la part d'un éminent professeur de science. Comment pouvait-il renoncer à expliquer un phénomène, comment pouvait-il abdiquer devant un mystère ? J'eus l'impression que le sol se transformait en sables mouvants sous mes pieds. Échanger présuppose un certain nombre de bases, de fondations communes : la logique, le rapport au réel... Comment argumenter lorsque ce socle commun s'évanouit ? Je découvrais une facette de Louis dont je ne soupçonnais pas l'existence.

« Mais ! Pourquoi ?

— Parce que tout n'a pas vocation à être expliqué. Parfois, il faut savoir se contenter de la magie des choses. »

Je ne sus que répondre et la conversation dévia vers d'autres sujets plus banals. Nous nous endormîmes et le lendemain matin, je quittai Louis pour embarquer dans un train en direction de Verdun.

J'ignorais alors que je ne le reverrais jamais.

Les premiers temps, nous nous écrivîmes quelques lettres, mais il apparut bientôt que le courrier à destination et en provenance du front était surveillé : tel soldat se voyait annoncer une lettre ou un colis à venir qui n'arrivait jamais, tel autre annonçait une blessure sérieuse et recevait par retour du cour-

rier une lettre anodine de sa famille, comme si celle-ci ignorait tout de la gravité de sa situation. J'appris bien plus tard, après la guerre, que l'état-major interceptait tous les courriers qui annonçaient des mauvaises nouvelles, en direction du front pour ne pas ruiner le moral des troupes et en direction des familles pour que la population à l'arrière ignore la boucherie qui avait lieu dans les tranchées. Louis aurait risqué sa place à l'Université et moi ma réputation personnelle si des yeux indiscrets étaient tombés sur nos lettres enflammées, aussi nous jugeâmes plus prudent de ne plus nous écrire.

Je fus démobilisé en novembre 1918. Comme la plupart de mes camarades, il me fallut plusieurs semaines pour rentrer au bercail, alternant attentes interminables dans des camps de l'armée, courts trajets en chemin de fer et longues étapes de marche, dans un pays aux transports désorganisés par quatre ans de guerre. Lorsque je rejoignis enfin la maison familiale, ce fut pour y trouver un courrier en souffrance depuis plusieurs mois, d'un notaire qui m'annonçait simultanément que Louis était décédé et que ce dernier me léguait une partie de ses biens. Avoir tant côtoyé la mort dans les tranchées avait dû anesthésier mes émotions, car la nouvelle ne me causa guère qu'un grand étonnement et une vague nostalgie. Ou plus simplement peut-être, mon cœur était passé à autre chose, après tant d'années passées loin de lui.

Je me rendis quelques jours plus tard en l'étude de ce notaire pour accomplir les formalités administratives et récupérer mon héritage. Maître Boniface était un petit homme replet dont le visage jovial était barré d'une moustache en guidon de vélo soigneusement entretenue. Il portait un costume bordeaux du dernier goût et l'idée me vint que la guerre n'avait pas fait

que des veuves, elle avait aussi produit beaucoup de droits de succession.

« Bonjour Maître.

— Bonjour. Vous venez pour la succession Louis d'Anglade, c'est bien cela ? »

Il fit pivoter son fauteuil vers le meuble classeur en acajou vernis situé derrière son bureau, ouvrit le panneau coulissant et tira un dossier.

« Et vous êtes ?

— Robert Denoyer. Je suis un de ses anciens élèves à la Sorbonne.

— Ah, très bien. Je ne vous cache pas que je me demandais qui vous étiez par rapport à lui. Sa famille a eu toutes les peines du monde à accepter l'idée que la succession ne lui revienne pas en totalité et que certains objets lui échappent, alors même qu'elle ne connaissait pas votre existence. C'est qu'il y en avait pour une fortune, avec toutes ses collections ! Mais Louis a été très clair avant sa mort : il tenait absolument à ce que vous récupériez ceci. »

Il ouvrit le dossier et en tira une boîte à cigare que j'identifiais immédiatement comme celle qui contenait les perles d'Antinoüs. J'entrouvris le couvercle pour en vérifier le contenu. L'odeur du sperme me sauta au visage. Les perles étaient bien là.

« Si je puis me permettre, comment Louis est-il décédé ? Je ne l'ai pas revu et n'ai eu pratiquement aucune nouvelle depuis ma mobilisation en 1914...

— Une piqûre de guêpe. Une simple piqûre de guêpe sur le dos de la main. Quel malheur ! Un si grand homme, emporté par un si petit insecte... »

Il attrapa son pouce droit de la main gauche de telle sorte qu'on n'en vît plus que l'ongle et me l'agita sous le nez.

« Vous vous rendez compte ? Une guêpe pas plus grosse que le bout de mon doigt ! La piqûre s'est infecté. Un matin, il s'est réveillé avec de la fièvre mais évidemment, il a refusé d'appeler un médecin. Et quand sa femme de chambre a fini par le convaincre de se rendre à la Pitié, la gangrène était déjà installée. Ils n'ont rien pu faire. Oh, on a bien raison de dire que les voies du Seigneur sont impénétrables... »

Il se signa rapidement.

« Enfin, fort heureusement pour vous, il a eu la présence d'esprit de m'appeler à son chevet pour me dicter son testament. Sans quoi, la famille aurait tout raflé. »

Je pris congé et revenait chez moi, la boîte à cigare sous le bras. En un sens, ce brave notaire n'avait pas tort, le destin est une chose bien curieuse : moi qui m'en revenais des tranchées sans la moindre égratignure, tandis que Louis mourait à cinquante-trois ans d'une banale piqûre d'insecte...

Vous excuserez la trivialité de ce qui va suivre, mais c'est un détail important pour comprendre ce qu'il advint ensuite : ce soir-là, je me branlai dans mon lit comme je le faisais souvent à l'époque, pour aider à faire venir le sommeil, machinalement, sans chercher à faire durer le plaisir, comme on grignote un biscuit au prétexte que c'est l'heure du goûter alors qu'on n'a même pas vraiment faim. Pourtant, malgré le peu d'application que je mis à la chose, l'orgasme qui en découla me surprit par son intensité. « On n'est jamais mieux servi que par soi-même ! » pensais-je, un peu hébété ; et je m'endormis aussitôt. Le lendemain au réveil, mon regard tomba sur la boîte à cigare que j'avais laissée sur la table à quelques pas de mon lit. Les perles d'Antinoüs !

J'attrapai la boîte pour l'examiner de plus près. C'était une banale boîte à cigare, assez plate et presque carrée, avec des charnières et un fermoir en laiton. Le couvercle portait une étiquette aux couleurs passées sur laquelle on pouvait encore déchiffrer « *Fonseca - Fabrica de Tabacos - Habana* ». J'ouvris la boîte et en ôtai les pierres une par une, à la recherche de quoi que ce fût qui put m'éclairer sur leur provenance. Je ne trouvai rien, jusqu'à ce que retournant la boîte vide en tous sens, je remarque, tracée au crayon d'une écriture manuscrite, l'inscription « Louvre, 25 octobre 1902 » au verso. La date ne m'évoqua rien et je rangeai le tout dans le tiroir de ma table de nuit, en espérant que le pouvoir des perles ne traverse pas les murs – en particulier le mur qui séparait ma chambre de celle de mes parents.

En bon scientifique, je me livrai les jours suivants à diverses expériences aussi rigoureuses que possible, si tant est qu'il soit possible de mesurer objectivement l'intensité des orgasmes. Après un assez grand nombre de masturbations dans diverses pièces de la maison plus ou moins éloignées du tiroir où dormaient les pierres que Louis m'avait léguées, je dus me rendre à l'évidence. Les perles d'Antinoüs avaient effectivement un pouvoir aphrodisiaque, d'autant plus intense que l'on s'en trouvait proche. À défaut de posséder les connaissances et le matériel adéquats pour en analyser le mécanisme, je décidai de tenter au moins de percer le mystère de leur origine. Pour commencer, il me fallait trouver d'autres spécimens ; et comme ces perles avaient un aspect aussi anodin que leur pouvoir était grand, l'idée me vint que c'était le genre d'objet qui pouvait paraître sans valeur et qu'on abandonnait volontiers au brocanteur qui venait débarrasser la maison d'un parent défunt. J'orientai donc mon enquête vers les Puces de Saint-Ouen.

Il me fallut de longs mois à arpenter les brocanteurs et les chiffonniers du nord de Paris avant de tomber sur d'autres perles d'Antinoüs. Cette fois-ci, les galets étaient sertis dans une monture en laiton sur un socle en bois vernis, et protégés de la poussière par une cloche de verre. À l'inverse de Louis qui les tenait cachées au fond d'un tiroir, le dernier propriétaire de celles-ci n'avait pas craint de les mettre en valeur et de les exposer aux yeux de tous ! L'odeur de sperme qui s'échappa de la cloche lorsque je la soulevai me confirma que les perles étaient authentiques. Je retournai le socle. Au crayon, une inscription ancienne à même le bois indiquait « Delphes, 25 octobre 1897 ». Une étiquette manuscrite attachée à l'un des pieds annonçait un prix exorbitant. J'interrogeai le brocanteur.

« Bonjour, je m'intéresse à la minéralogie et cet objet m'intrigue. Que pouvez-vous me dire sur sa provenance ?

— Pas grand-chose, Monsieur, je le crains. Ces pierres proviennent d'une collection de minéraux qui a été dispersée à la mort de son propriétaire. Je n'en sais guère davantage.

— Le prix que vous en demandez me paraît inhabituel pour de simples galets de marbre, aussi beaux soient-ils...

— C'est le prix fixé par l'expert, Monsieur.

— Ah, vous les avez fait expertiser ? »

L'homme leva un sourcil.

« Mais bien sûr Monsieur, comme tout ce que je vends ici.

— Dans ce cas, j'imagine qu'il vous a remis un certificat d'authenticité, ou quelque chose d'équivalent. Auriez-vous l'amabilité de me le montrer ? Vous comprendrez que je ne peux pas m'engager dans une telle dépense à la légère...

— J'entends bien, Monsieur. »

Il disparut dans l'arrière-boutique et revint quelques instants plus tard avec une feuille de papier filigrané épais, comme

celui sur lequel on imprime les diplômes et les documents officiels. Le texte pré-imprimé garantissait avec toutes les précautions juridiques d'usage que l'objet désigné ci-après était authentique ; l'expert avait ajouté d'une belle écriture calligraphiée dans l'espace prévu à cet effet « Perles d'Antinoüs », avait daté et signé et enfin, avait tamponné le document avec le sceau de son étude. Je notai mentalement le nom et l'adresse qui y figuraient. C'était à quelques stations de métro d'ici, sur l'Île de la Cité.

De toute évidence, l'homme n'était pas au fait des propriétés surnaturelles de ces pierres. Un vendeur averti n'aurait pas manqué de m'interroger pour découvrir ce que je savais, ne serait-ce que pour s'assurer qu'il vendait à une personne bien informée de ce qu'elle comptait acheter. En fait, je crois qu'un vendeur averti n'aurait tout simplement pas exposé l'objet dans sa vitrine, mais l'aurait dissimulé derrière son comptoir et l'aurait réservé à une clientèle initiée. Ce brocanteur ne m'apprendrait rien de plus. Je trouvai un prétexte pour me défiler.

« Cela me paraît en règle. Mais malheureusement, à bien y réfléchir, je ne peux vraiment pas me permettre une telle dépense.

— Je comprends, Monsieur. C'est en effet une belle somme. Mais si vous aimez les minéraux, n'hésitez pas à repasser me voir ! J'ai souvent de belles pièces à des prix bien plus abordables.

— Entendu, j'en prends bonne note. Au revoir.

— Au revoir, Monsieur. À bientôt, Monsieur. »

Vingt minutes plus tard, j'émergeai un peu essoufflé des interminables escaliers de la station Cité et me dirigeai vers l'adresse vue plus tôt sur le certificat d'authenticité. Je m'at-

tendais à tomber sur une échoppe de pierres de collections, avec une vitrine pleine de gemmes rares et de cristaux brillant de mille couleurs ; je tombai sur une étroite devanture aveugle, sur laquelle un petit panneau indiquait sobrement : « *André Le Roux – Minéralogiste – Expert près du Tribunal de la Seine* ». Je poussai la porte.

André Le Roux était un grand homme au visage sec, sobrement vêtu d'un costume gris à la mode du siècle dernier. Un nœud papillon détournait l'attention de son cou trop maigre et ses cheveux noirs tombaient en mèches sur son front. Je le trouvai penché sur sa table de travail, une loupe monoculaire greffée sur l'œil droit, tournant et retournant une pierre précieuse entre ses doigts anguleux.

« Bonjour ! J'ai eu connaissance de votre adresse par l'intermédiaire d'un brocanteur de Clignancourt. Je cherche des renseignements sur les perles d'Antinoüs et je crois que vous en avez déjà expertisé pour son compte...

— Ah. »

Il ôta la loupe monoculaire de son œil, fronça les sourcils et me toisa de son regard bleu acier.

« Pardonnez ma curiosité, mais d'où connaissez-vous l'existence de ces perles ?

— Un héritage. C'est un vieil ami, mort pendant la guerre, qui me les a léguées.

— Je vois. Et je suppose qu'il vous en a expliqué les effets, sans quoi vous ne seriez pas là, à essayer d'en savoir plus. Puis-je vous demander qui était cet ami ?

— Mon ancien professeur de science à la Sorbonne. Louis d'Anglade. Le connaissiez-vous ?

— Bien sûr. Nous connaissons toutes les personnes en possession de perles d'Antinoüs. Ainsi, Louis est décédé pendant

la guerre ? Vous me l'apprenez. Quelle tristesse... C'était un homme remarquable. »

Je m'abstins d'ajouter qu'il était également un amant hors pair. Je m'abstins également de demander qui était ce « nous » auquel mon interlocuteur faisait référence.

« Que faites-vous dans la vie, Monsieur ?

— Comptable. Du moins provisoirement. J'ai dû interrompre mes études de science à cause de la guerre, mais je compte les reprendre à la rentrée prochaine.

— Ah. C'est que nous n'aimons pas beaucoup les scientifiques, voyez-vous. Enfin disons, certains scientifiques.

— Pourquoi ?

— Ce sont des fouineurs. Ils cherchent, ils creusent, ils veulent tout expliquer. L'infiniment petit, l'infiniment grand... Où cela s'arrêtera-t-il ? Louis l'avait parfaitement compris, mais tout grand professeur qu'il était, il a manifestement échoué à vous le transmettre.

— Quoi donc ?

— Que parfois, il faut se contenter de la magie des choses et ne pas chercher à les expliquer. »

Le souvenir de mon ultime discussion avec Louis remonta à la surface. C'était presque, mot pour mot, la dernière phrase qu'il m'avait dite, et son sens m'échappait toujours autant qu'il y a cinq ans.

« Excusez-moi, mais je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je veux dire qu'à trop creuser, on finit par tomber sur des vérités dont la divulgation serait dangereuse.

— Comment cela ?

— Disons que ces vérités pourraient remettre en cause les croyances sur lesquelles repose l'ordre actuel du monde. Imaginez le chaos !

— Est-ce que vous n'exagérez pas un peu, Monsieur Le Roux ? Nous parlons de pierres aux vertus aphrodisiaques. Que craignez-vous qu'il arrive de mal ?

— Vous n'avez pas idée de ce à quoi vous avez à faire. »

L'homme rechaussa sa loupe monoculaire, saisit une nouvelle gemme et la tenant sous la lampe, fit jouer la lumière dans le cristal. Quelques minutes s'écoulèrent, silencieuses. Je ne bougeai pas. Il me jeta un regard résigné.

« Vous n'abandonnez pas, n'est-ce pas ?

— Non. Mettez-vous à ma place : comment ne pas être intrigué par le pouvoir des perles d'Antinoüs ? Comment ne pas chercher à en savoir plus ?

— Bien. Je ne peux rien vous promettre. Je ne suis pas seul à décider dans cette affaire. Laissez-moi votre carte, nous vous contacterons. »

Toujours ce mystérieux « nous ». Je sortis une carte de mon portefeuille et la lui tendit. Il la tint sous la lumière comme il l'aurait fait d'une pierre précieuse et déchiffra mon nom et mon adresse.

« Monsieur Robert Denoyer à Levallois. Bien. Vous aurez bientôt de nos nouvelles. En attendant, promettez-moi de ne plus enquêter sur ces pierres. Vous risqueriez d'attirer l'attention et cela serait fort dommageable pour notre... (Il parut chercher un mot.) Pour notre entreprise. »

Je pris congé et rentrai chez moi, tout à la fois rempli de l'espoir d'en apprendre bientôt davantage et frustré de n'avoir rien découvert de substantiel aujourd'hui. Il allait falloir m'armer de patience.

Les jours passèrent, puis les semaines, puis les mois. Il y avait à cette époque un parc d'attraction près du Pont de l'Alma, le Magic City (il a été détruit pendant la guerre, je crois) qui organisait régulièrement des soirées réservées aux hommes. On y rencontrait tout ce que Paris comptait alors d'invertis : des antiquaires, des garçons bouchers, des coiffeurs, des garçons d'ascenseur, des vieilles reines, et même quelques drag queens. J'y acquis bientôt la réputation d'être un excellent amant et je le devais bien sûr aux perles d'Antinoüs que j'avais pris l'habitude de trimballer dans mes poches. Apprendre l'origine de ces pierres m'était provisoirement interdit, mais rien ne m'empêchait de profiter de leur magie !

Le télégramme tant attendu arriva un matin d'automne.

« RENDEZ-VOUS 24 OCTOBRE 22 HEURES STOP 163 RUE SAINT HONORÉ STOP ANTINOÛS »

Les jours suivant furent pénibles. Je me levais chaque matin dans un état de grande fièvre, j'étais incapable de me concentrer sur mon travail de la journée et le soir, le sommeil me fuyait. L'écoulement du temps me semblait ralentir au fur et à mesure que la date du rendez-vous approchait, comme un horizon perpétuellement hors d'atteinte. Le jour même, ne tenant plus en place, je partis de chez moi bien plus tôt qu'il n'aurait fallu ; et lorsque je réalisai que j'allais arriver trop en avance, je sortis du métro pour terminer le trajet à pied. Il avait plu toute la journée et les pavés luisaient sous les becs de gaz, mais les nuages s'effiloçaient, laissant par moment paraître la clarté de la lune.

Le cœur battant, je sonnai à l'adresse indiquée. La porte s'ouvrit sur le visage anguleux d'André Le Roux, le minéralogiste. Il portait le même costume démodé que la dernière fois

mais cette fois-ci, il n'avait pas jugé utile de l'agrémenter d'un nœud papillon.

« Ah, bonsoir, Monsieur Denoyer. Nous vous attendions.

— Bonsoir. Mais appelez-moi Robert, je vous en prie.

— Entrez, Robert. Je vais vous présenter. »

Il m'introduisit dans un petit salon. Je remarquais au passage un autel dans le couloir que je pris d'abord pour une sorte de crèche, mais à bien y regarder, la petite construction ressemblait moins à une étable qu'à un temple romain, avec son péristyle et son fronton en triangle aplati ; et aucun des personnages représentés n'avait l'apparence d'un bébé venant de naître. D'ailleurs, les fêtes de Noël n'arriveraient pas avant un bon mois.

« Robert, je vous présente Henri et Marcel, qui nous accompagnerons cette nuit.

— Enchanté. »

Nous nous saluâmes et je pris place autour de la table. André reprit la parole.

« Robert, nous vous avons fait venir parce que nous pensons que votre enquête sur les perles d'Antinoüs présente quelque danger pour notre congrégation, et que le meilleur moyen de vous faire cesser votre enquête est de vous révéler la vérité sans détour. Mais je dois vous prévenir que ce que vous allez découvrir va chambouler toutes vos croyances et certitudes. Y êtes-vous préparé ?

— Eh bien, je le crois. Pour tout dire, vous ne faites que m'intriguer davantage !

— Patience. En fait, nous n'allons pas vous *expliquer* d'où viennent ces perles. Nous allons vous le *montrer*.

— Je n'en demande pas tant ! Une explication me suffira...

— Non. Si nous nous contentions de vous le dire, vous ne nous croiriez pas. Mais excusez-moi, je vais aller nous préparer du café. La nuit va être longue. »

André se leva de sa chaise et disparu dans le couloir, en direction de ce que je supposai être la cuisine. Henri prit la parole à son tour.

« Robert, êtes-vous croyant ?

— Si je crois en Dieu ? C'est une question bien personnelle.

— En effet, et je m'en excuse. »

Je baissai la voix et me penchai vers mes interlocuteurs, comme si je m'apprêtais à leur révéler une chose embarrassante. La précaution était un peu ridicule vu qu'il n'y avait personne d'autre dans la pièce, mais il faut bien comprendre qu'à l'époque, c'était le genre d'aveu qui vous faisait facilement passer pour un mauvais citoyen ou à tout le moins pour une personne à la moralité suspecte.

« Non. Pas le moins du monde. Je suis allé au catéchisme, comme tout un chacun, mais je n'ai jamais accordé le moindre sérieux aux fariboles qu'on nous y enseignait.

— Bien. Cela vous sera plus facile.

— Puis-je vous retourner la question ? J'ai vu qu'il y avait une sorte d'autel dans le vestibule... Êtes-vous croyant ?

— C'est un laraire. Un petit sanctuaire destiné aux divinités de la maison. Et si je crois, ce n'est pas en ce que vous appelez Dieu, parce que je sais de façon certaine qu'Il n'existe pas et que les religions monothéistes sont toutes dans l'erreur.

— Comment cela ?

— Le Ciel est bien peuplé, comme le pensent tous les croyants du monde. Mais pas par celui que l'on appelle l'Éternel. Il l'est par les dieux de l'Antiquité. »

Je m'esclaffai.

« Vous plaisantez. Vous êtes en train de me dire que notre monde moderne, à l'aube du XX^e siècle, est gouverné par Jupiter, Mars, Mercure ou Saturne ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. La conception chrétienne de Dieu est très différente de celle de l'Antiquité. Là où les monothéistes voient un créateur omniscient et omnipotent qui gouverne tout, les Romains voient des divinités qui ont certes des pouvoirs surnaturels, mais qui la plupart du temps vivent leur vie sur l'Olympe sans se soucier le moins du monde du destin des Hommes. En fait, la plupart des interactions entre les dieux et nous ont été racontées par Ovide dans ses *Métamorphoses*. À ma connaissance, il n'y en a guère eu d'autres.

— Vous me dites que les dieux antiques sont les Vrais Dieux, que la religion romaine est la Vraie Religion et que toutes les autres croyances sont hérétiques, c'est bien cela ? Vous comprendrez que j'aie du mal à vous prendre au sérieux...

— Vous serez convaincu avant demain matin.

— Mais si les dieux antiques existent, comment la quasi-totalité du monde entier a-t-elle pu se convertir aux religions monothéistes ?

— Parce que nous sommes doués de libre arbitre et que nous faisons ce que nous voulons y compris des folies. Parce que Constantin I^{er} était un autocrate imbécile. Parce que comme je vous le disais, les dieux vivent leur vie sans s'intéresser à nous et ont donc laissé faire. »

Une foule d'objections se bousculaient dans ma tête, mais je m'abstins de les formuler pour ne pas vexer mes hôtes. Je restai silencieux un moment avant de reprendre.

« Bon. Admettons. Mais quel est le rapport avec les perles d'Antinoüs ?

— C'est ce que nous allons vous montrer. »

André revint de la cuisine avec une cafetière fumante et la posa sur la table. Marcel attrapa quatre tasses dans un buffet derrière lui. Henri fit le service. Nous bûmes en silence. La scène m'évoqua quatre complices qui buvaient un dernier verre pour se donner du courage avant de commettre un mauvais coup. Soudain, Marcel tira une montre de son gousset et murmura :

« Minuit approche. Dans moins d'une heure, nous serons le 25 octobre. Il est temps d'y aller. »

Tout le monde se leva et enfila sa veste. J'emboîtai le mouvement. Quelques instants plus tard, à la faveur de la nuit, nous sautions la grille en fer forgé du jardin des Tuileries et après une dizaine de minutes de marche dans l'obscurité, nous atteignîmes un escalier qui s'enfonçait dans le sol. Marcel s'engagea sur les marches et alluma une lampe tempête. Nous le suivîmes jusqu'à une porte en fer. André produisit une petite clef, déverrouilla la porte, et nous pénétrâmes dans un long couloir de marbre. Je demandai timidement :

« Où sommes-nous ?

— Dans le plus grand musée du monde.

— Le Louvre ? Mais est-ce que nous avons le droit d'entrer ici en pleine nuit ?

— Non. Mais les gardiens nous connaissent, ils savent que nous n'allons rien dérober ni rien casser, alors ils ferment les yeux. »

Henri ajouta :

« La réalité, c'est que ces froussards préfèrent ignorer ce que nous faisons... »

Nous progressâmes lentement dans les couloirs sombres, prenant garde à faire le moins de bruit possible pour ne pas

attirer l'attention. Nous passâmes devant les fresques de la villa Lemmi peintes par Botticelli, puis je reconnus le grand escalier au sommet duquel triomphait la Victoire de Samothrace ; nous traversâmes encore quelques salles et nous atteignîmes enfin le département des antiquités romaines. Marcel se déchargea de sa besace et en tira un livre, trois bougies et un petit flacon.

« C'est un vin que je fais venir spécialement de Rome.

— Nous sommes venus ici pour boire du vin italien, plaisantai-je ?

— Non. »

Il gratta une allumette, alluma les bougies et les disposa en triangle équilatéral vers le centre de la salle. Puis il s'agenouilla au centre du triangle, ouvrit le livre et se mit à en psalmodier les vers. La langue m'était inconnue, mais ses sonorités parurent familières à l'ancien lycéen en moi qui avait tant sué sur les thèmes et les versions. Je regardai André d'un air interrogatif. Il porta son index à ses lèvres pour m'intimer l'ordre de ne pas faire de bruit et chuchota :

« C'est du latin archaïque. »

Marcel versa le contenu du flacon de vin sur le sol. André chuchotait toujours.

« Cela s'appelle une libation. C'est un rituel destiné à implorer ou à remercier les dieux.

— Et quel dieu implorons-nous ?

— Pluton.

— Quoi, le dieu des Enfers ? »

Il dut percevoir quelque alarme dans ma voix, car il me répondit avec empressement :

« Calmez-vous, Robert. Il n'y a aucun danger. Les Enfers romains ne sont que l'endroit où séjournent les morts sous

forme d'esprit. Rien à voir avec le lieu de tortures éternelles que les catholiques imaginent.

— D'accord, mais je réitère ma question : pourquoi ?

— Pour le supplier de laisser revenir vers notre séjour terrestre deux âmes errantes, inconsolables d'avoir été trop rapidement séparées par la mort. »

L'histoire que Louis m'avait racontée me revint en mémoire.

« Antinoüs et Hadrien ?

— Vous commencez à comprendre. Mais venez, il est temps de nous cacher. »

Marcel souffla les bougies, ramassa ses objets cultuels et les fourra dans sa besace. André éteignit la lampe tempête. Henri me prit par la manche et m'entraîna derrière une colonnade de marbre à l'entrée de la salle.

« D'ici, nous pourrions voir sans être vus. »

Nous attendîmes. Puis le silence fut troublé par un bruit curieux, un bruit de raclement, discret, comme deux pierres que l'on froterait doucement l'une contre l'autre. Les nuages qui voilaient le ciel se dissipèrent et la pleine lune inonda la salle d'une lumière blafarde. Je tournai mon regard en direction de la source du bruit et ce que je vis me glaça les sangs : une statue était en train de bouger et de prendre vie sous mes yeux ! Un bruit similaire me parvint d'un autre angle de la salle. Je me retournai et découvris qu'une autre statue commençait à s'animer également, avec précaution, tout doucement, comme une personne ankylosée dérouille ses articulations endolories. Une minute plus tard, les deux statues descendirent de leur piédestal respectif pour se diriger l'une vers l'autre, et plus elles se rapprochaient, plus le marbre dont elles étaient faites se teintait de la couleur de la chair, et plus

leurs gestes se faisaient souples et gracieux ; lorsqu'enfin elles se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, les deux statues avaient perdu l'apparence et la dureté du marbre pour prendre la couleur et la souplesse de la peau. Henri posa une main sur mon épaule.

« Robert, je vous présente l'empereur Hadrien et son favori, le jeune Antinoüs de Bithynie.

— Vous me faites marcher. C'est un tour de magie, c'est cela ? Un tour habile, mais un tour de magie !

— Absolument pas.

— Mais pourquoi faites-vous cela ?

— C'est aujourd'hui le mille sept cent quatre-vingt-neuvième anniversaire de la mort d'Antinoüs. Et tous les ans à cette date, à minuit pile, dans tous les musées archéologiques où se trouvent des statues de l'empereur et de son favori, au Caire, à Delphes, à Londres, à Paris, à New-York, des adeptes de notre culte ressuscitent les deux amants pour qu'ils puissent se dire au revoir. »

Au centre de la salle, les deux statues, ou plutôt les deux hommes devrais-je dire, s'embrassèrent. Le sculpteur avait représenté Antinoüs à la façon d'un éphèbe antique, aussi se présentait-il dans le plus simple appareil et la beauté de son corps me frappa ; quant à Hadrien, auquel le titre d'empereur conférait une certaine dignité, il avait été représenté vêtu d'une toge, mais il ne tarda pas à laisser l'étoffe glisser au sol pour se retrouver nu lui aussi. C'est alors que je vis qu'ils bandaient tous les deux.

« Dans tous les musées du monde ? À la même date et à la même heure ? Vous voulez dire qu'ils reviennent des Enfers en plusieurs endroits à la fois ?

— Non, la mort ne donne pas le don d'ubiquité.

— Comment est-ce possible, alors ?

— Le décalage horaire, Robert. Le décalage horaire. »

Devant nous, ignorant tout de notre présence, les deux amants se livrèrent sans pudeur à leurs ébats passionnés. Tantôt le premier masturbait le second, tantôt le second utilisait la bouche du premier comme réceptacle à son plaisir ; parfois un nuage passait devant la lune, plongeant la salle dans l'obscurité et soustrayant provisoirement la scène à notre vue, la rendant plus excitante encore. Durant l'heure que dura l'enchantement, l'empereur et son favori atteignirent chacun plusieurs fois l'orgasme. Puis ils s'embrassèrent une dernière fois du bout des lèvres et remontèrent sur leurs socles respectifs. Une seconde plus tard, les deux amants avaient retrouvé l'aspect et la rigidité du marbre.

Nous sortîmes de notre planque. André me tira par la manche.

« Venez vite. »

Il m'entraîna vers l'endroit où une minute plus tôt, Hadrien et Antinoüs étaient enlacés. André pointa son doigt. Je regardai dans la direction qu'il m'indiquait et vit que le sol était maculé de sperme. Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant les giclées translucides sur le dallage du musée. Les premiers visiteurs qui débarqueraient ici quelques heures plus tard risqueraient d'être surpris ! Mais le temps de formuler cette pensée amusante, et le sperme avait déjà pris une teinte plus blanchâtre, moins translucide. Je me penchai pour voir de plus près. Sous mes yeux ébahis, la semence se concentrait, se rétractait, se condensait sous forme de petits galets arrondis, tandis que son aspect prenait celui du marbre ; et avant que j'aie eu le temps de réaliser, le sperme, comme Hadrien et

Antinoüs eux-mêmes une minute auparavant, s'était métamorphosé en pierre.

Henri et André ramassèrent les galets et les fourrèrent dans leurs poches. Il ne fallait laisser aucune trace de notre passage. Au loin, un cliquetis de serrure résonna dans les couloirs déserts. L'heure du premier tour de garde approchait. Nous nous dirigeâmes vers la sortie. Même si les gardiens du musée toléraient ce petit culte annuel, il valait mieux ne pas les croiser.

Nous fûmes bientôt de retour dans l'appartement d'André. Notre hôte prépara à nouveau du café, qu'il accompagna cette fois-ci d'une collation. Nous mangeâmes de bon appétit et lorsque tout le monde fut rassasié, je m'inquiétais de la suite.

« Et maintenant ?

— Eh bien, chacun va rentrer chez soi, tout simplement.

— C'est tout ?

— Oui. Vous vouliez savoir d'où venaient les perles d'Antinoüs, voilà votre curiosité satisfaite.

— Mais vous ne craignez pas que je révèle l'existence de votre culte ?

— Non. D'une part, personne ne vous croirait et si vous aviez le mauvais goût d'insister, vous auriez tôt fait de vous retrouver à l'asile d'aliénés, parmi ceux qui se prennent pour Napoléon et celles qui ont vu la Vierge Marie.

— Dont je sais maintenant de source sûre qu'elle n'existe pas !

— Et d'autre part, vous êtes un homme intelligent, et vous savez très bien ce qui se passerait si cette affaire était révélée : il y aurait un engouement mondial pour ces perles et leurs vertus aphrodisiaques, il y aurait des enquêtes que la direction du Louvre verrait d'un très mauvais œil, et nous serions contraints

d'interrompre nos célébrations. Ce serait une situation dont il ne découlerait que de fort mauvaises choses.

— Plus de nouvelles perles. Et surtout, plus de retrouvailles annuelles pour Hadrien et Antinoüs.

— Je vois que vous comprenez. »

Il me restait un dernier point à éclaircir.

« Est-ce que Louis était au courant de tout ceci ? Est-ce que vous l'avez déjà emmené une nuit au Louvre pour assister à ce que je viens de voir ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Il a toujours refusé de savoir. »

Je pris congé de mes hôtes, l'esprit encore occupé par les merveilles auxquelles je venais d'assister. Le ciel était complètement dégagé et la lune éclairait les pavés parisiens. Le premier métro ne passerait pas avant plusieurs heures. Je me résignai à rentrer chez moi à pied, mais même la perspective des deux heures de marche en pleine nuit ne parvint pas à effacer le sourire de mon visage.

Morphine

Luka se rappelait avoir déjà lu quelques articles sur le sujet. À l'époque, quand c'était sorti, tous les journaux en avaient parlé. Forcément : un pénis artificiel entièrement fonctionnel ! D'un point de vue médical, c'était aussi révolutionnaire que la première greffe cardiaque ou que la mise sur le marché du Viagra. D'un point de vue sexuel, c'était une porte qui s'ouvrait sur une infinité de nouveaux fantasmes. Mais si Luka en avait déjà entendu parler, il n'en avait encore jamais vu de près jusqu'à ce soir où, dégrafant la braguette de Kevin, un mec chopé dans un bar gay du quartier, il eut la surprise de voir un magnifique sexe aux reflets métalliques se dresser devant son nez.

Il s'agenouilla et contempla l'objet avec un petit sifflement d'admiration. À n'en pas douter, c'était de la très haute technologie. Il tâta. C'était tiède, souple et élastique comme la peau mais avec une teinte bleu acier, probablement un genre de silicone recouvert d'une mince pellicule de métal. La forme était parfaite, avec un gland bien dessiné qui décalottait facilement, une courbure harmonieuse, des dimensions idéales. Aucun poil, aucun grain de beauté, aucun bouton ne gâchait le spec-

tacle. Au-delà de la prouesse technique et médicale, la prothèse avait manifestement été dessinée par un artiste amoureux du sexe masculin. Le plus extraordinaire était la jonction avec le pubis : entre le membre artificiel et le bas-ventre, il y avait une zone de quelques centimètres où la peau laissait progressivement place à l'acier, où l'homme se transformait progressivement en machine, en un fascinant dégradé de couleur et de texture.

Kevin laissa échapper un petit rire.

« Tu as l'air intrigué... C'est la première fois que tu en vois un ? »

— Oui. J'en avais entendu parler, mais je n'en avais encore jamais vu. Et encore moins sucé...

— Eh bien vas-y, fais-toi plaisir ! »

Luka tira la langue, dévoilant la boule d'un piercing en titane.

« Tu vois, moi aussi j'ai un gadget sexuel caché... Mais j'espère que les métaux sont compatibles, parce que sinon, on va se prendre un coup de jus ! »

Il lécha le sexe bionique de Kevin du bout de la langue. Cela n'avait aucun goût particulier et notamment, aucun goût métallique désagréable, contrairement à ce qu'il craignait. Pas de décharge électrique non plus. Les concepteurs avaient dû choisir un métal noble, se disant que bon nombre d'adeptes de la fellation avaient des plombages ou des piercings. Rassuré, il goba le sexe entièrement. Quelques minutes lui suffirent pour mener son amant à l'orgasme.

« Dis donc, c'est sensible. Je t'ai à peine touché et c'est déjà fini... »

— Ouais, c'est un des inconvénients, concéda Kevin. Je ne sais pas comment fonctionnent les capteurs qu'ils ont mis dans

leur peau artificielle, mais j'ai la bite dix fois plus sensible qu'avant.

— J'ai vu ça.

— Je suis sûr que c'est conçu par des hétéros. Aucun pédé ne concevrait une bite artificielle qui crache aussi vite. Et encore, je l'ai réglée au minimum !

— Hein ? C'est réglable ?

— Ouais. J'ai une appli sur mon téléphone. Ça communique en Bluetooth. Je peux régler tous les paramètres. La rigidité par exemple, c'est pratique, je peux choisir le mode demi-molle pour faciliter la gorge profonde, ou au contraire bite d'acier pour faire de la sodo brutale. Je peux changer la cambrure, aussi. Bien droite, recourbées vers le bas ou vers le haut, pour m'adapter à la position et au goût du partenaire.

— Ça consomme beaucoup ? Tu changes les piles souvent ? »

Kevin lui colla une claque sonore sur la fesse.

« Haha. Très drôle. Le coup du sexe à pile, on ne me l'avait jamais fait !

— Désolé, j'étais obligé !

— Allez, retourne me sucer plutôt. Ça t'évitera de dire des conneries.

— Déjà ?

— Eh ouais, c'est le plus gros avantage de la bite électronique : aucune période réfractaire. On peut recommencer autant de fois que tu veux sans attendre.

— Et pourquoi ne le disais-tu pas plus tôt... »

Il poussa brusquement Kevin sur le lit, qui tomba à la renverse sur le dos. Puis il ôta ses derniers vêtements et s'installa à califourchon sur le membre dressé qui s'offrait à lui ; et ils ne

s'endormirent qu'au petit matin, non sans avoir épuisé toutes les fonctionnalités extraordinaires du pénis artificiel.

Luka se réveilla quelques heures plus tard dans les bras de Kevin avec une certitude : il lui fallait une bite bionique lui aussi. Un organe infatigable, à l'esthétique parfaite, à la sensibilité extrême, et capable de procurer autant d'orgasmes à la suite que l'on veut ! Quel homme serait assez fou pour ne pas en vouloir ? Il se leva, s'habilla sommairement et se fit couler un café. Puis s'adressant à son téléphone : « Siri, trouve-moi tout ce que tu peux sur le pénis artificiel. » L'appareil émit un petit bip qui signifiait qu'il avait compris la demande et quelques secondes plus tard, une flopée d'articles s'affichèrent sur l'écran de son portable.

Le premier article lui apprit que ces prothèses avaient été inventées quelques années auparavant par une entreprise de biotechnologie autrefois spécialisée dans les cœurs artificiels. Ce revirement marketing avait assuré la fortune de son PDG. La plupart des hommes de plus de cinquante ans avaient bien plus besoin de retrouver les performances sexuelles de leur jeunesse que d'un cœur tout neuf. Comme Luka l'avait deviné, l'organe était réalisé en silicone moulé, mais ce matériau ayant tendance à se détériorer avec le temps, il était protégé des agressions chimiques extérieures par une mince couche de métal noble. L'érection était obtenue grâce à une mini-pompe qui envoyait le sang sous pression dans des sortes de corps caverneux artificiels. Le fonctionnement était supervisé par une puce électronique qui assurait la liaison entre les différents capteurs qui tapissaient la peau artificielle et les nerfs du patient. L'ensemble était alimenté par une batterie que l'on pouvait recharger par induction.

Un autre article détaillait longuement l'impact social de la mise sur le marché du pénis artificiel. Dans les premiers temps, la vente et l'implantation avait été réservées aux cas médicalement justifiés mais très vite, les témoignages dithyrambiques des premiers porteurs attirèrent l'attention et la demande en greffes non justifiées explosa. Plein d'hommes, y compris très jeunes, se déclarèrent prêts à payer une fortune en échange de la promesse de performances sexuelles hors normes. Comme à chaque fois que les voies légales ne permettaient pas de répondre à une demande impérieuse, un marché noir se mit en place. Incapable d'y mettre fin, les pouvoirs publics finirent par autoriser la vente libre des implants et tous les salons spécialisés en modifications corporelles se mirent à en proposer.

Luka passa rapidement sur les articles suivant, qui n'étaient que des témoignages qui ne lui apprirent rien de plus que ce qu'il avait déjà découvert lors de ses ébats avec Kevin. Globalement, l'écrasante majorité des greffés rapportaient une amélioration spectaculaire de leurs sensations et de leurs performances sexuelles. Principal inconvénient rapporté : lors du passage dans la tuyauterie, le sperme prenait une odeur de plastique plus ou moins prononcée. En pratique, c'était surtout gênant pour les adeptes des éjaculations faciales et des jeux avec le sperme. Luka qui s'était fait éjaculer au fond de la gorge et dans le cul ne s'en était même pas rendu compte.

Il sentit soudain une main lui ébouriffer les cheveux. Il se retourna. Son amant se tenait derrière lui, nu, son sexe flasque brillant dans la lumière du soleil levant de reflets acier, plus beau que jamais. Absorbé dans ses lectures, il ne l'avait pas entendu se lever.

Kevin se pencha par-dessus son épaule pour jeter un oeil sur l'écran du téléphone portable et se mit à rire.

« Je vois que cette histoire de bite artificielle t'intrigue !

— Forcément. Dis donc, je peux te poser une question ?

— Bien sûr.

— Toi, tu t'es fait greffé à cause d'un problème médical, par un vrai chirurgien, dans un hôpital ? Ou bien tu es passé par un salon de modifications corporelles ?

— Un salon de *bodmod*. »

Il chercha des yeux de quoi écrire et avisa le marqueur effaçable que Luka utilisait pour dresser ses listes de courses sur le petit tableau blanc accroché au mur de la cuisine. Il l'attrapa et griffonna une adresse sur la porte du frigo.

« Tu peux y aller de ma part. Ils sont très bien. »

Les jours passèrent. Tous les matins en prenant son petit déjeuner, Luka regardait fixement l'adresse inscrite sur son frigo en se jurant d'y aller le jour même, à tel point qu'il avait fini par la savoir par cœur ; et chaque soir il se couchait en n'ayant pas osé franchir le pas. C'est qu'il y avait un obstacle de taille. Pour se faire greffer un pénis artificiel, il fallait commencer par enlever celui d'origine. Non seulement l'idée était assez désagréable en soi mais de plus, aucun des articles qu'il avait lus ne s'attardait sur la procédure exacte. Quant à trouver la vidéo d'une opération sur internet, c'était peine perdue. Avec le retour du puritanisme, les plateformes avaient des politiques de modération intransigeantes et toute image montrant ne serait-ce qu'un bout d'organe sexuel était supprimée sitôt postée.

Arriva néanmoins le jour où à force d'être trop refrénée, l'envie devint plus forte que la peur, et Luka se rendit à l'adresse indiquée par son amant.

C'était un salon comme tant d'autre, avec une façade noir mat, une enseigne peinte en lettres pseudo-gothiques blanches,

une vitrine où s'entassaient des piercings de toutes tailles et de toutes formes, des écarteurs d'oreilles plus ou moins gros en acier, en acrylique, en jade ou en bois vernis, d'innombrables motifs de tatouages, et même quelques implants en silicone destinés à être glissés sous la peau afin d'y faire apparaître diverses formes en relief. À l'intérieur, au fond, à l'abris des regards des passants, on devinait une étagère où étaient exposés différents modèles de pénis artificiels. Seule touche de couleur sur la devanture, un *rainbow flag* ornait la porte d'entrée. C'était ouvert. Il entra.

« Bonjour ! Je peux t'aider ? »

Luka sursauta. Il avait déjà remarqué cette tendance des tenanciers de salons de tatouage et de piercing à tutoyer tout le monde et bien qu'il fût un habitué de ce genre d'échoppe, il n'avait jamais réussi à s'y faire.

« Bonjour, non, non, merci, je regarde juste...

— D'accord. Si tu as des questions, n'hésite pas, je suis à ta disposition. »

Luka hésita un instant, puis désignant un énorme pénis artificiel doré sur l'étagère, il reprit.

« En fait si, j'aurais une question. Je suis assez intéressé par ce genre d'implant mais avant, je voudrais savoir comment se passe l'opération...

— Attends, j'appelle mon collègue, c'est lui le spécialiste. »

Le vendeur se pencha par-dessus la rambarde de l'escalier en colimaçon qui descendait au sous-sol du salon, où Luka devinait que se passaient les opérations, et il cria : « Théo ! Tu peux venir ? J'ai un client pour toi ! ». Puis s'adressant de nouveau à Luka :

« Tu veux savoir autre chose, en attendant que mon collègue monte ?

— Oui, comment ça se passe pour les modèles ? Vous n’avez que ceux-là ? Je cherche quelque chose d’un peu plus, euh, discret, disons...

— Non, dans la vitrine on ne met que les plus gros et les plus tape-à-l’œil, c’est plus vendeur. En réalité, on peut avoir tout ce que tu veux. Enfin pour le diamètre, tu n’auras pas le choix, c’est forcément le même que celui de ton sexe d’origine. À cause de la compatibilité mécanique, pour l’implantation. Par contre, pour la longueur, la forme, la texture, le métal, la couleur, on peut faire ce que tu veux.

— La texture ?

— Oui, lisse ou avec des veines apparentes, c’est comme tu préfères.

— Des veines. C’est bien, les veines. »

Le vendeur lui fit ce petit sourire en coin du connaisseur qui sait apprécier les belles choses.

« On peut même faire un moulage de ta queue et te faire une prothèse sur mesure, si tu veux retrouver exactement la même bite. Il y a des mecs que ça rassure. Mais si tu veux mon avis, ce serait dommage de ne pas profiter de l’opération pour améliorer un peu ce que la nature t’a offert.

— Personne ne refuse quelques centimètres de plus.

— C’est sûr. Tu veux que je te sorte d’autres modèles, pour te faire une idée ? On a reçu une nouveauté la semaine dernière, un pénis moulé sur Jeff Stryker, c’est une pure merveille ! Ah, mais voilà Théo. Je te laisse avec lui, il va tout t’expliquer. »

Un grand rouquin émergea de l’escalier en colimaçon. Son visage était orné d’une courte barbe, de plusieurs anneaux à l’oreille droite, d’un piercing à l’arcade sourcilière gauche. Son t-shirt blanc moulant laissait apparaître deux avant-bras cou-

verts de tatouages tribaux. Luka ne put s'empêcher de remarquer que son pantalon en cuir présentait un renflement plutôt généreux à l'entrejambe. Il se força à regarder l'homme dans les yeux.

« Bonjour ! Alors tu viens pour un implant pénien, c'est ça ?

— Oui, enfin je ne suis pas vraiment décidé, je me renseigne juste, pour l'instant.

— C'est une grosse décision, prends ton temps.

— En fait je voulais surtout savoir : comment ça se passe ?

— Eh bien c'est assez simple. D'abord je prends quelques mensurations pour sélectionner une prothèse de la bonne taille. Mon collègue t'a expliqué ? Niveau longueur, tu as le choix, mais pour le diamètre, il faut que ça corresponde à ta morphologie. Après, j'enlève l'ancien pénis, je connecte tes nerfs à la puce électronique du nouveau pénis, je relie ton urètre pour que l'urine et le sperme puissent s'écouler, et enfin je suture le membre artificiel à son emplacement définitif. (Il attrapa un sexe dans la vitrine et lui colla sous le nez.) Tu vois, là ? À la base de l'implant, il y a une sorte de treillis métallique. Pendant la cicatrisation, les cellules de ton corps vont se multiplier et coloniser ce treillis, la peau va repousser et recouvrir petit à petit les premiers centimètres et au bout de quelques semaines, l'assimilation de la prothèse par ton organisme sera complète. Ton nouveau pénis sera aussi bien attaché que l'ancien !

— Mais vous savez faire tout ça ici ?

— Bien sûr. Je suis chirurgien. Un jour, j'en ai eu marre d'opérer des appendicites, alors quand le marché du pénis artificiel a explosé, je me suis reconverti et j'ai ouvert ce salon de *bodmod*.

— Ça me rassure un peu, de savoir que c'est fait par un professionnel... Et ça fait mal ?

— Les premiers jours, oui, mais rien qui ne se règle avec un peu de paracétamol.

— Non, je veux dire. L'opération en elle-même. Quand vous, euh, quand vous enlevez l'ancien pénis.

— Ah ! Alors. Tu as le choix.

— Le choix ?

— La première possibilité, c'est de tout faire sous anesthésie générale. Comme quand tu le fais à l'hôpital. Tu t'endors paisiblement comme un bébé et tu te réveilles avec une bite toute neuve. Mais je ne te cache pas que très peu de mes clients choisissent cette option.

— Ah bon ?

— Je vois que tu as un piercing sur la langue. Et un tatouage qui dépasse de ton t-shirt. Il couvre tout ton torse, j'imagine ?

— Oui, vous voulez le voir ? Il est magnifique !

— Non, non, je te crois ! Ce que je veux te dire, c'est que ce piercing et ce tatouage, est-ce que tu aurais imaginé les faire sous anesthésie ?

— Bien sûr que non. Ça aurait été la honte. Et puis la douleur fait partie de l'expérience.

— Voilà. »

Luka n'aimait pas trop y penser et encore moins en parler, parce que c'était une part de lui-même qu'il trouvait anormale, qu'il ne comprenait pas, dont il avait même un peu honte, et il craignait toujours qu'on le prenne pour un pervers ou un détraqué. Mais c'était indéniable, il aimait la douleur. Ça l'excitait. Pas n'importe quelle douleur, bien sûr, personne ne rêve de se coltiner une migraine ou une rage de dent ; peut-être parce que

la douleur liée à la maladie comporte une part d'angoisse importante. Mais la douleur sous contrôle, dont on sait le pourquoi et le comment, qui n'est pas associée à un danger pour sa santé, que l'on peut déclencher ou interrompre à volonté, ça oui, ça l'excitait. Surtout si elle lui était infligée par autrui. Lorsqu'il s'était fait tatouer le torse, il avait passé la majeure partie de la séance à bander sans pouvoir se contrôler, essayant tant bien que mal de dissimuler son entrejambe de sa main, espérant que le tatoueur ne s'en aperçoive pas ; quant à son piercing, il avait adoré la sensation de la pince écrasant le bout de sa langue, de l'aiguille transperçant sa chair, du goût du sang dans sa bouche.

« J'imagine donc que l'autre possibilité, c'est de le faire à vif, avança-t-il.

— Oui. Enfin pas tout à fait. Pour l'implantation, tu n'as pas le choix, je suis obligé d'anesthésier, personne ne supporterait la douleur des points de suture. Surtout ceux sur les nerfs. Mais pour l'ablation, oui, c'est à vif. Le plus courant, c'est d'utiliser la même méthode que pour castrer les animaux.

— Ça consiste en quoi ?

— Je ligature la base de ta queue avec deux élastiques très serrés pour couper la circulation. Les tissus meurent par manque de sang, se nécrosent, deviennent presque insensibles. Et là, je coupe. Je ne vais pas dire que tu ne sens rien, il ne faut pas exagérer, mais disons que c'est supportable. »

Luka frissonna, sans trop savoir si c'était d'angoisse ou d'excitation. Il préféra ne pas chercher à le savoir.

« Tu veux voir comment je fais ? J'ai un client en salle n°2 qui est là pour ça. S'il est d'accord, tu peux assister à l'opération. Tu supportes la vue du sang, au moins ?

— Oui, pas de problème, mais je ne sais pas si j'ai envie de voir ça...

— Allez, ça te rassurera. C'est beaucoup moins impressionnant qu'il n'y paraît. »

Théo l'entraîna au sous-sol du salon. Il ouvrit un placard, attrapa deux masques chirurgicaux, en tendit un à Luka et ajusta l'autre sur son visage. Puis il poussa une porte sur laquelle était peint un grand chiffre 2 et Luka pénétra dans la salle à sa suite. C'était une petite pièce aux murs peints d'un vert tendre reposant. Le long d'un des murs se trouvaient un plan de travail en inox, un évier, des tiroirs en plastique sur les étiquettes desquels on pouvait lire divers termes médicaux : scalpels, pinces droites, pinces courbes, aiguilles, seringues, propofol, adrénaline, etc. Sur le mur opposé, une mosaïque de plusieurs dizaines de photos de pénis en noir et blanc rendait hommage à la diversité des morphologies masculines. Enfin, le centre de la pièce était occupé par une table d'examen gynécologique. Un jeune homme se trouvait allongé dessus, nu, les jambes écartées, les pieds dans les étriers, les quatre membres solidement entravés par des lanières de cuir. Un cathéter relié à une seringue électrique plongeait dans une veine de son bras gauche. Entre ses cuisses, Luka aperçut le sexe déjà ligaturé. La privation d'oxygène lui donnait une teinte violette inquiétante et sous la pression du sang emprisonné dans l'organe, le gland était bizarrement tendu et gonflé.

« Me revoilà. Tout va bien depuis tout à l'heure, Bastien ? Voici Luka, qui souhaiterait assister à ton opération. Ça ne te dérange pas ?

— Non, pas du tout. Bonjour Luka.

— Bonjour ! Faites comme si je n'étais pas là, je regarde juste. »

Le chirurgien s'assit sur un tabouret entre les jambes du patient. Luka fit le tour de la table pour venir se placer à l'opposé, près de la tête de Bastien. De cet endroit, il espérait avoir la même vue que celle qu'il aurait lui-même le jour de son opération, du moins s'il franchissait un jour le pas. Il s'étonna de la présence des liens en cuir.

« Pourquoi est-ce qu'il est attaché ? »

— Pour éviter un geste malheureux. Au début je n'attachais jamais mes patients et puis un jour, j'en ai eu un qui au moment de l'incision a hurlé et a essayé d'attraper ma main, dans un réflexe de défense. Sauf qu'attraper un scalpel à pleine poigne, ce n'est pas une chose à faire... Non seulement l'ablation a été une vraie boucherie, à cause de ça j'ai eu un mal de chien à lui implanter sa prothèse, mais en plus il y a perdu un doigt... Alors maintenant, je prends mes précautions. »

Il enfila une paire de gants en latex, alluma le scialytique et en ajusta l'orientation pour un éclairage optimal, se pencha vers un tiroir, y choisit avec soin un scalpel parmi ceux alignés dans le présentoir, l'attrapa fermement de la main droite. Puis de la main gauche il saisit le sexe violacé et tira un peu dessus pour tendre la peau.

« Tu es prêt Bastien ? J'y vais. »

Le garçon murmura un « OK » pas très assuré et le chirurgien plongea le scalpel dans la chair, juste entre les deux élastiques qui ligaturaient la base de son pénis. Instantanément, le corps de Bastien se tendit et s'arc-bouta avec tant de force qu'il se souleva de la table d'examen pour ne plus reposer que par ses épaules et ses fesses ; sa bouche s'ouvrit et un cri rauque, guttural s'échappa du plus profond de ses poumons. Trois incisions plus tard, c'était fini. Le chirurgien déposa la pièce anatomique inerte sur un plateau en inox, s'épongea le

front et pressa un bouton. Le piston de la seringue électrique s'enfonça lentement. Tandis que la morphine se répandait dans ses veines, le patient se détendit et son corps retomba lourdement sur la table. Ce qui surprit le plus Luka était qu'il n'y avait eu pratiquement aucun saignement. De chaque côté de l'incision, les élastiques avaient contenu l'hémorragie.

« Oh putain.

— Ça va, mon garçon ? Tu es blanc comme un réfrigérateur !

— Euh, oui, ça va aller...

— Va prendre l'air pendant que je termine. Maintenant, il faut que je m'occupe de l'implantation de son nouveau pénis. (Il chaussa une paire de lunettes équipées de petites loupes grossissantes.) Ce n'est pas la partie de l'opération la plus passionnante, et puis je vais avoir besoin de concentration, je préfère être seul.

— Mais il va bien ? Bon sang, ce cri qu'il a poussé...

— Il est en pleine forme ! Dans une heure il se réveillera avec une bite bionique qui lui donnera dix fois plus de satisfaction que l'ancienne. (Il désigna du menton le boudin de chair flasque qui gisait dans le haricot en inox.) Et en plus, il sera fier comme un coq d'avoir affronté cette petite épreuve ! »

Luka quitta la pièce, vaguement nauséux et en même temps, bien qu'il eût des réticences à l'admettre, légèrement excité. Quelques dizaines de minutes plus tard, Théo le rejoignit sur le trottoir devant la boutique. Il sortit de la poche arrière de son pantalon un sachet de tabac et un paquet de feuilles, et se roula une cigarette. Il l'alluma et tira plusieurs longues bouffées en regardant droit devant lui. Puis il se tourna vers Luka.

« Ça t'a plu, hein ?

— Pardon ?

— Je l'ai vu dans tes yeux. Quand son sexe n'était plus attaché à son corps que par un petit lambeau de chair et que j'ai donné le dernier coup de scalpel. Tu étais à deux doigts de tomber dans les pommes, et en même temps tu étais comme hypnotisé, tu n'arrivais pas à détacher ton regard du bout de queue dans ma main.

— ...

— L'émasculatation est un fantasme banal, tu sais. Il n'y a pas à en avoir honte. Certains rêvent de se faire châtrer par leur femme, d'autres par leur prof de sport, d'autres de se faire séquestrer et torturer par des militaires, il y en a qui rêvent de faire ça avec une hache et un billot, d'autres avec un sabre japonais, d'autres encore avec un couteau de cuisine ou une épée médiévale... Chacun ses fantasmes !

— Ouais, j'avoue. Je ne m'y attendais pas, mais quand il a crié, ça m'a fait un petit quelque chose dans le bide... »

L'ex-chirurgien tira une nouvelle bouffée sur sa clope.

« Chez la plupart des mecs, c'est juste un fantasme, ça ne leur viendrait même pas à l'idée de passer à l'acte.

— Comme ceux qui rêvent de se faire violer mais qui en fait n'ont pas du tout envie que ça leur arrive pour de vrai ? »

Luka s'abstint de préciser qu'il comprenait parfaitement de quoi il parlait.

« Voilà, exactement. Mais ce qui a changé avec l'arrivée des pénis artificiels, c'est que maintenant, c'est un fantasme accessible. Avant, l'opération avait un côté définitif qui refroidissait jusqu'aux plus motivés. D'ailleurs c'était totalement interdit, comme toutes les mutilations génitales. Les rares mecs que je connaissais qui le faisaient clandestinement, les faiseurs d'eunuques on appelait ça, ils ont fini en taule.

— Quelle horreur.

— Maintenant, non seulement on peut accomplir ce fantasme, mais en plus, on se retrouve à la fin avec une queue artificielle supérieure à celle qu'on avait avant ! Que demander de plus ! »

Luka resta silencieux un moment. Les pensées se bousculaient dans sa tête. Il n'avait jamais ressenti ce fantasme de castration, mais la fascination et ce petit plaisir physique qu'il avait ressentis dans le ventre en assistant à l'opération de Bastien l'avaient perturbé. Il n'était plus trop sûr de rien, à part qu'il était encore moins disposé à en parler à quiconque que de son goût pour la douleur.

Théo tira une dernière bouffée de son mégot et le jeta dans le caniveau. Luka vit que les yeux du chirurgien pétillaient lorsqu'il se tourna vers lui.

« Tu sais, mon objectif c'est de satisfaire mes clients au mieux. Alors si tu as des penchants BDSM, je peux te proposer d'autres choses. Des choses plus... à ton goût, disons.

— Quoi donc ?

— Un truc qui a beaucoup de succès en ce moment, c'est la guillotine.

— Pardon ?

— Tu as très bien compris.

— J'en ai peur... Ça fonctionne comment ?

— C'est une mini-guillotine mais évidemment, tu ne passes pas ta tête dans l'orifice. Seulement ta queue. Une fois en place, tu te branles, ou alors tu viens avec ton copain ou ta copine pour qu'il ou elle s'en occupe, c'est comme tu préfères. On peut aussi t'attacher, ou te bander les yeux, tout est possible, on s'adapte à tes fantasmes dans la mesure du possible.

— Je vois. Et dès que j'éjacule, *tchak* ? »

Luka mima du tranchant de la main le mouvement de la lame qui tombe. Théo acquiesça.

« Exactement.

— Mais quel est l'intérêt ? C'est pour avoir un dernier orgasme avec son ancien sexe, un peu comme la dernière cigarette du condamné ?

— Non. L'intérêt, c'est que contrairement à l'opération à laquelle tu as assisté tout à l'heure, ça fait *incroyablement mal*. Et je peux te le dire, parce que j'ai essayé. »

Il jeta un œil aux alentours pour s'assurer que la rue était déserte, dégrafa le premier bouton de son pantalon en cuir, passa un pouce dans la ceinture de son boxer et le fit glisser juste assez pour dévoiler le début d'une épaisse queue en cuivre rose. Luka sentit le rouge lui monter aux joues. L'objet lui semblait aussi désirable que son porteur.

« Je crois que je comprends pourquoi vous me proposez ça. C'est une des douleurs les plus extrêmes que l'on puisse imaginer, mais la douleur c'est du plaisir, du coup c'est aussi le plaisir le plus intense que l'on puisse jamais ressentir.

— Voilà. Mais attention, ça ne marche pas à tous les coups. Ça dépend des personnes. Il faut être un authentique masochiste. Quelqu'un que la douleur fait vraiment jouir. J'ai eu des clients qui ont tenu à utiliser cette méthode pour se la péter et jouer les gros durs. Eh bien crois-moi, ils ont juste eu très mal et rien d'autre. Donc il faut que tu sois sûr de toi. »

D'autres clients attendaient à l'intérieur. Théo s'excusa et disparut dans la boutique, abandonnant Luka à ses réflexions. Le jeune homme était venu se renseigner sur les pénis artificiels et si ce qu'il avait appris confirmait son désir de s'en faire implanter un, il avait encore du mal à digérer les émotions qu'il avait ressenties presque contre son gré lors de l'opération

et ensuite, lors de sa discussion avec le chirurgien. On a beau faire semblant d'être des personnes civilisées, on a beau se convaincre de sa propre normalité, on a beau essayer de tenir à distance les fantasmes les plus dérangeants, la réalité est que le sexe ne se contrôle pas. Il suffit de gratter un peu sous la surface pour réaliser qu'on est tous complètement détraqués.

Luka mit plusieurs semaines pour se décider. Lorsqu'il revint au salon de *bodmod*, c'était avec un petit sachet sous le bras. Le vendeur le reconnut et appela Théo, qui monta aussitôt du sous-sol.

« Bonjour ! Alors ça y est, tu es décidé, c'est le grand jour ?

— Oui ! Et vous savez quoi ? Je suis incapable de choisir de quelle façon. Alors voilà ce qu'on va faire. »

Il renversa le sachet qu'il avait apporté. Quelques dizaines de fragments de papier soigneusement pliés s'éparpillèrent sur le comptoir.

« Vous voyez, j'ai écrit les trois possibilités sur ces petits bouts de papier. Anesthésie, ligature, guillotine. Et on va tirer au sort. Vous allez en piocher un au hasard. »

Le chirurgien le regarda en souriant.

« Eh bien, on ne me l'avait jamais faite, celle-là ! Mais d'accord, le client est roi. Si c'est ça ton fantasme, ça me va. »

Le vendeur derrière la caisse portait une casquette de baseball. Théo lui arracha du crâne en la prenant par la visière, y transféra tous les bouts de papier et l'agita théâtralement. Puis il y plongea la main, en sortit un papier et le lut à voix haute.

« Guillotine ! »

Luka sentit son cœur accélérer d'un coup. Il esquissa un sourire et alors que Théo l'entraînait déjà au sous-sol, il ajouta :

« Et surtout, ne me gâchez pas le plaisir, allez-y doucement sur la morphine... »

Resté seul à l'accueil, le vendeur renversa les papiers sur le comptoir pour récupérer sa casquette. Par curiosité ou peut-être par jeu, avant de les jeter à la corbeille, il en déplia un. Il portait également l'inscription « guillotine ». Il en ouvrit un autre. « Guillotine. » Et encore un autre. « Guillotine. » Intrigué, il finit par les inspecter tous. Sur la trentaine de papiers que Luka avait amené pour le tirage au sort, seuls deux portaient une inscription différente.

Table

Marabout d'ficelle.....	5
Pluie d'étoiles.....	13
L'orgue d'Éros.....	24
Sexus Nine.....	32
Satya.....	41
La folie de Constantin.....	50
Morphine.....	77